

Une « résistance tchèque » à la culture courtoise ? Culture chevaleresque et identité nobiliaire dans les textes tchèques du début du XIV^e siècle¹

Paul-Antoine Météier²

ABSTRACT

Was There a Czech Resistance to Courtly Culture? Chivalric Culture and Noble Identity in Early 14th Century Czech Texts

The *Alexandreida* and the *Chronicle of Dalimil*, written around the beginning of the fourteenth century, are the first two substantial works of secular literature written in Czech. Both reflect the political point of view of the local nobility, and both seek to trace the boundaries of this group, using a range of criteria including language, high birth, wealth, and chivalric virtues. They are, therefore, of prime importance to examine the influence of courtly culture on the Czech nobility. Despite the ubiquity of chivalry in both these texts, they have been used as arguments in favour of the theory that the Czech society resisted courtly culture for at least half a century, preferring a “prechivalric”, “precourtly” or “noncourtly” ideal. The goal of this article is, first, to suggest that the concepts used to build such a theory do not reflect current scholarship on the history of “chivalry” “and courtliness”, and secondly, to propose that neither the *Alexandreida* nor the *Chronicle of Dalimil* reveal indisputably and unambiguously a rejection of courtly culture, if the texts are read in their entirety as opposed to isolated extracts. The conclusion is that both authors use courtly culture as a tool of distinction which differentiates the local nobility from foreigners or non-nobles.

KEYWORDS

Courtly culture; chivalry; nobility; *Alexandreida*; *Chronicle of Dalimil*; 14th century; Bohemia

DEUX SOURCES PRÉSENTANT LE MÊME MESSAGE POLITIQUE NOBILIAIRE

L'*Alexandréide* tchèque³ et la *Chronique de Dalimil*⁴ datent tous deux du début du XIV^e siècle,⁵ sont les deux premières véritables œuvres littéraires tchèques et ont

1 Cet article est publié dans le cadre du projet « 4EU Alliance ».

2 Paul-Antoine Météier, UFR d'Histoire, Sorbonne Université (Faculté des Lettres), 1, rue Victor Cousin, 75005 Paris, France, paul-antoine.meteier@wanadoo.fr

3 V. VÁŽNÝ (ed.), *Alexandreida*, Praha 1963. Nous appellerons ce texte « *Alexandréide* » pour le distinguer du roman sur le même sujet d'Ulrich von Etzenbach, que nous appellerons « *Alexander* ».

4 J. DAŇHELKA — K. HÁDEK — B. HAVRÁNEK et al. (eds.), *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila, vydání textu a veškerého textového materiálu* [La chronique en vieux-tchèque



une perspective similaire : celle de fixer l'identité de la noblesse tchèque en justifiant sa position par des critères politiques, culturels, et accessoirement économiques. La culture chevaleresque est utilisée de manière différente dans ces deux textes malgré un point de vue proche sur la délimitation du groupe de la noblesse : il faut exclure les Allemands et notamment les urbains et les « hommes nouveaux » pour n'inclure que les Tchèques possédant les qualités réservées à la noblesse, notamment la haute naissance, les compétences militaires et la volonté de servir le pays au-delà des intérêts personnels en participant au gouvernement monarchique. Dans les deux textes également, on retrouve un appel de l'auteur à ce que la noblesse tchèque se lève pour défendre ses libertés et privilèges. Tout cela autorise l'étude comparative des deux sources.

Une autre raison importante pour tenter cette comparaison est la nécessité de ré-examiner une théorie avancée par l'historiographie depuis plusieurs décennies et qui sera détaillée plus bas, selon laquelle le milieu de la noblesse tchèque aurait résisté au transfert de la culture courtoise jusqu'à la fin du XIV^e siècle, lui préférant une chevalerie traditionnelle. Ce point de vue s'appuie essentiellement sur l'*Alexandréide* et la *Chronique de Dalimil* et secondairement sur les romans versifiés de la seconde moitié du XIV^e siècle. On l'appellera la théorie de la « résistance culturelle ».

L'auteur de l'*Alexandréide* reprend le genre du roman antique,⁶ se plaçant d'emblée à l'intérieur de la culture chevaleresque et mêlant le divertissement à l'édification. Le pseudo-Dalimil mêle également récit et argumentation, mais il ne revendique aucun objectif de divertissement ; il prétend faire œuvre historiographique et patriotique⁷ et aucunement œuvre de fiction. La différence doit toutefois être relativisée, dans la mesure où, s'il existait bien une différence claire entre fiction et non-fiction au Moyen Âge⁸, elle était plus souple qu'aujourd'hui, et surtout la matière d'Alexandre était considérée comme historique. L'écrivain retravaillait donc une forme de réalité pour en faire un roman. D'autre part, l'auteur de l'*Alexandréide* quitte à plusieurs reprises la narration pour formuler directement un jugement moral ou politique,

du pseudo-Dalimil, édition du texte et de l'ensemble du matériel textuel], 2 vol., Praha 1998. Les citations seront données d'après la traduction en français donnée dans É. ADDE-VOMÁČKA, *La Chronique de Dalimil. Les débuts de l'historiographie nationale tchèque en langue vulgaire au XIV^e siècle*, Paris, 2016.

5 La chronique de Dalimil a été écrite entre 1309 et 1313. L'*Alexandréide* est plus difficile à dater mais semble être un peu antérieur. Voir František Svejčková, préface, in *Alexandreida*, p. 16 sur cette question de la datation.

6 Le genre du roman antique est le plus ancien du roman médiéval et apparaît vers 1150 : J.-C. PAYEN — F. N. M. DIEKSTRA, *Le roman*, Typologie des sources du Moyen Age occidental, t. 12, Bruxelles, 1975, p. 23-24. Il est rapidement investi d'éléments chevaleresques ; on verra que c'est le cas dans le roman d'Alexandre de Gautier de Châtillon, qui est la source de l'*Alexandréide* tchèque.

7 ADDE-VOMÁČKA, *La chronique de Dalimil*, p. 60-71.

8 Cf. B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris 1980, p. 18-19, qui souligne que les historiens médiévaux avaient bien conscience de pratiquer un genre non-fictionnel, chargé de dire le vrai. Voir aussi J.-P. GENET, *Vérité et crédibilité : la construction de la vérité dans le système de communication de la société occidentale (XIIIe-XVIIe siècle)*, Paris 2015.

parfois en termes généraux, parfois en faisant référence de manière explicite ou implicite à la situation de son temps.⁹ La distinction des genres ne fait donc pas obstacle à une comparaison des deux textes même si elle incite à la prudence en indiquant que leurs relations avec la réalité sont différentes.



L'ALEXANDRÉIDE, UN ROMAN CHEVALERESQUE NON COURTOIS?

Le but de cette partie sera de présenter brièvement la source, puisqu'elle n'est accessible dans aucune autre langue que le vieux-tchèque, puis de déterminer ce qui peut être retenu et ce qui peut être révisé dans l'historiographie traditionnelle concernant la chevalerie et la courtoisie dans l'*Alexandréide*, caractérisée par un certain consensus.

PRÉSENTATION DE LA SOURCE

L'*Alexandréide* marque une étape essentielle dans la littérature tchèque : il s'agit du premier écrit tchèque de grandes dimensions (3450 vers différents sont conservés sur un total de 4151 en comptant les épisodes communs entre plusieurs fragments, les commentateurs pensent que le roman¹⁰ entier en comportait entre 8000 et 10 000) et sans doute de la première œuvre littéraire profane tchèque. L'auteur ne se présente pas, et le texte ne comporte pas non plus de dédicace, ce qui a permis (en combinaison avec le choix de la langue tchèque) de considérer que l'*Alexandréide* n'émanait pas d'un milieu proche de la cour royale. Cet anonymat est parfois regrettable, car la connaissance de l'identité de l'auteur aurait pu éclairer certaines références à son présent. Malgré sa célébrité, il reste étonnamment peu étudié, comme le montre le fait que sa dernière édition date de 1963 et qu'aucune traduction en tchèque moderne n'a été effectuée, comme cela a pu être fait, par exemple, pour les romans de Chrétien de Troyes en France.

L'une des causes de ce relatif désintérêt est sans doute l'état de sa conservation.¹¹ L'*Alexandréide* n'est en effet conservé que par fragments. On en compte neuf, dont un seul, appelé V, comporte un nombre conséquent de vers (2460). En les combinant, on parvient à un récit presque continu pour les livres I à III de Gautier de Châtillon. Pour la suite, on ne dispose que de parties plus ou moins isolées les unes des autres. Les trois derniers livres (VIII à X) sont particulièrement mal pourvus, avec seulement quelques dizaines de vers. La conclusion est entièrement manquante, alors qu'elle aurait pu contenir la leçon morale que l'auteur tire de l'ensemble du récit, sur le modèle d'Ulrich von Etzenbach.

9 Procédé relevé par František Svejtkový dans sa préface à l'édition du texte.

10 Les historiens tchèques parlent d'épopée, mais on parle bien de romans antiques en France pour désigner les romans d'Alexandre, avec une conception plus restrictive de la notion d'épopée. Comme cela ne concerne pas l'analyse historique mais seulement une typologie littéraire, nous ne nous interrogerons pas plus avant sur cette question de classification.

11 La présentation des manuscrits se fonde sur les explications données par l'éditeur du texte, Václav Važný.



Sur le plan du contenu, l'*Alexandréide* constitue une adaptation tchèque du roman latin versifié de Gautier de Châtillon réalisé au XII^e siècle. Le choix de la matière est classique ; le choix de modèle n'est pas non plus original, puisque cette œuvre était extrêmement connue et diffusée aux XIII^e et XIV^e siècles. On en conserve plus de deux cents manuscrits répartis dans toute l'Europe latine, dont la plupart date du XIII^e siècle et un bon nombre du XIV^e.¹² Il est d'autant moins original qu'Ulrich von Etzenbach, avait choisi le même modèle pour sa version allemande¹³ qui s'adressait à un public proche. Bien entendu, constater cette absence d'originalité (qui est normale dans la littérature médiévale) ne dispense pas d'analyser ce choix de matière et de modèle. La matière, tout d'abord, souligne l'importance donnée par l'auteur tchèque à la portée morale de son texte. Très fréquemment reprise par la littérature médiévale, la figure d'Alexandre servait en effet souvent à formuler un propos moral et/ou politique, que ce soit par l'éloge du héros, sa condamnation, ou les deux à la fois.¹⁴

Une fois la matière choisie, l'auteur tchèque devait encore sélectionner un modèle. František Svejtkovký, dans sa préface à la dernière édition du texte,¹⁵ souligne qu'il avait le choix entre le poème de Gautier de Châtillon et la traduction latine en prose par Léon de Naples du roman du Pseudo-Callisthène, appelée *Historia de preliis*, encore plus diffusée que l'œuvre de Gautier. Toujours selon le même auteur, ce choix est dicté par la sobriété du récit de Gautier de Châtillon (5000 vers), qui se concentre sur la matière principale sans l'encombrer d'aventures comme l'*Historia de preliis*. Il correspondrait donc aux intentions attribuées à l'écrivain tchèque : produire un récit concis, proche de la réalité et devant donner lieu à des conclusions morales.

L'œuvre de Gautier de Châtillon n'est toutefois qu'un modèle principal et l'auteur avait d'autres références, en premier lieu l'*Alexander* d'Ulrich von Etzenbach et l'*Historia de preliis*, dont il tire des épisodes importants absents dans son principal modèle comme la présentation des parents d'Alexandre au début du livre I. Toutefois, il est souvent difficile de savoir si l'inspiration vient directement de l'*Historia de preliis* ou indirectement par l'intermédiaire d'Ulrich von Etzenbach, qui avait lui-même utilisé cette source. Un autre modèle est l'*Historia destructionis Troiae* de Guido delle Colonne, un autre texte latin bien diffusé en Europe, y compris en Bohême,¹⁶ ainsi que dans une moindre mesure la *Trojanerkrieg* de Konrad de Würzburg (1287),¹⁷ pour les épisodes du

12 M. COLKER (ed.), *Galteri de castellione Alexandreis*, Padoue 1978, p. xxxiii-xxxviii.

13 U. von ETZENBACH, *Alexander*, éd. Wendelin Toischer, Tübingen, 1888.

14 Pour une liste des œuvres médiévales sur Alexandre et une présentation de la grande variété des appréciations morales portées sur le personnage, voir G. CARY, *The Medieval Alexander*, Cambridge 1956. Cette variété se retrouve tout au long de l'histoire tchèque : É. ADDE, *Du Moyen Âge au Renouveau national, l'incroyable malléabilité de la figure d'Alexandre*, in: C. GAULLIER-BOUGASSAS, *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e-XVI^e siècle), Réinventions d'un mythe*, Turnhout 2014, p. 1165-1181.

15 *Alexandreida*, p. 18-19.

16 Il a fait l'objet de deux traductions en tchèque indépendantes : voir A. VIDMANOVÁ, *Rukopisné zachování Kroniky trojanské* [La conservation manuscrite de la *Kronika trojanská*], in: *Listy filologické* 85, 1962, p. 237-255.

17 É. ADDE, *La littérature en langue tchèque (fiches de lecture)*, in: C. GAULLIER-BOUGASSAS, *La fascination pour Alexandre*, p. 481.

jugement de Pâris et de la destruction de Troie.¹⁸ Une dernière source est la Bible, parfois utilisée dans le sillage de Gautier de Châtillon comme dans le prologue, parfois de manière autonome. C'est d'ailleurs la seule source explicitement citée. Contrairement à Ulrich von Etzenbach, l'auteur tchèque ne se réclame pas de Gautier de Châtillon, du moins dans les fragments conservés.

RÉSUMÉ COMMENTÉ DU ROMAN : UNE ŒUVRE NOBILIAIRE, CHEVALERESQUE, SANS AMOUR COURTOIS

L'*Alexandréide* est construit sur une alternance de récit et de commentaires moraux, le plus souvent brefs, et qui peuvent être bien différenciés par la forme (ils sont construits en strophes de trois vers). Le roman de Gautier de Châtillon comporte déjà de tels passages moraux, mais la version tchèque renforce cette composante. Elle comporte par ailleurs très peu de digressions vers des aventures ou des récits bibliques comme c'est le cas chez Ulrich von Etzenbach inspiré par l'*Historia de preliis*. Là encore, l'auteur tchèque suit Gautier dans cette volonté de rester proche de l'intrigue principale. En revanche, il s'en différencie en abandonnant presque toutes les références à la mythologie ou à la culture grecque ; et lorsqu'il y en a, elles sont présentées de manière pédagogique, comme pour les expliquer à un public peu cultivé sur ce point.¹⁹ Cela contraste avec la virtuosité affichée par l'auteur latin dans le maniement des références classiques. Pratiquement un vers sur dix comporte un nom de dieu ou de héros chez Gautier de Châtillon, et ce sans aucune explication pour le lecteur non initié.

Le prologue, une traduction modifiée de celui de Gautier de Châtillon, n'a pas de lien direct avec l'intrigue. Il s'inspire d'un passage du livre des Proverbes énumérant quatre problèmes trop complexes même pour le plus sage des hommes, « La trace de l'aigle dans les cieux, La trace du serpent sur le rocher, La trace du navire au milieu de la mer, Et la trace de l'homme chez la jeune femme ». ²⁰ L'auteur modifie le quatrième problème en parlant de la trace du jeune homme éduqué dans le luxe, ²¹ préfigurant ainsi le déroulement du récit et la personnalité d'Alexandre.

Le livre I commence par la présentation du couple formé par Philippe et Olympias, vertueux, et qui met au monde un héritier après une longue attente. Philippe confie Olympias à Pausonias, mais celui-ci trahit et enlève Olympias dans son château. Philippe le poursuit mais est tué par trahison pendant le siège du château. Le premier message politique du roman apparaît ici :²²

18 Manuscrit V, v. 719–828. Le large espace consacré à ce récit mythologique peut faire penser à une sorte de rappel culturel pour un public qui ne maîtrise pas le latin, et donc pas non plus la littérature classique.

19 Par exemple, V, v. 312–321, avec une présentation de Corinthe.

20 Proverbes 30, 19, traduction Louis Segond.

21 *cěstu člověka mladého
znáti v rozkoši chovalého.*

22 V, v. 104–108 : *Nenieť nic tak protivného,
jakž nepřiezen člověka svého ;
neb má o to potaz snadný,*



Rien n'est pire
que l'hostilité d'un de tes hommes ;
car il n'a pas à s'interroger longtemps,
celui qui est accueilli dans une maison,
celui-ci peut, dès qu'il le souhaite, trahir.

Dès maintenant on s'aperçoit de l'importance du conseil du prince dans l'*Alexandreïde*, en plus d'une appréciation morale générale sur la félonie de l'homme. C'est aussi l'introduction de la loyauté, valeur importante dans la chevalerie même si elle n'est pas le cœur.²³ Surtout, l'intrigue concernant l'adultère de la reine est très différente de celle proposée par Ulrich von Etzenbach. Chez ce dernier, Olympias et son amant, Neptanabus, sont liés par *Frou Minne* et l'adultère est donc inévitable.²⁴ Dans la version tchèque, il a lieu contre la volonté de la reine et aboutit à l'assassinat du roi, c'est une véritable rébellion. La suite est encore plus intéressante : en raison du jeune âge du roi, ses ennemis « se dressèrent de tous côtés »,²⁵ pillèrent le pays, et le rendirent vulnérable à la domination de Darius.²⁶ Depuis longtemps, les historiens ont vu dans ce passage une référence à la situation difficile qui a suivi la mort d'Ottokar II, avec un roi, Venceslas II, trop jeune pour gouverner, une prise en main du pays par l'amant de la reine, Závíš de Falkenštejn, et le danger représenté par l'empereur Rodolphe de Habsbourg, à l'image de Darius.²⁷ L'allusion semble assez claire pour qu'il n'y ait pas lieu de douter de cette interprétation traditionnelle. C'est aussi l'un des éléments qui permettent la datation du texte. On suppose que l'auteur a souhaité mettre en parallèle la crise consécutive à la mort de Venceslas III en 1306 avec celle consécutive à la mort d'Ottokar II en 1278. Enfin, ce contexte événementiel explique la récurrence du motif de la trahison, qui rapproche l'*Alexandreïde* de la *Chronique de Dalimil*.

*ktož jest v kterém domu vradný,
ten móż, když chce, býti zradný.*

²³ R. W. KAEUPER, *Medieval Chivalry*, Cambridge 2016, p. 46–47.

²⁴ Pour un résumé en tchèque vers par vers du roman d'Ulrich von Etzenbach, on peut consulter *Ideál rytířského panovníka v alexandrovské epice českého středověku* [L'idéal du souverain chevaleresque dans l'épopée sur Alexandre de la Bohême médiévale] mémoire de master soutenu en 2013 par Petra Rajterová sous la direction de Dana Dvořáčková.

²⁵ V, v. 132 : *Nepřítelé všidy vstachu*

²⁶ V, v. 136–140 : Comme si les malheurs venant des proches contrées ne suffisaient pas, depuis l'autre côté de la mer le roi Darius envoya des gens qui sans compter pillèrent tous les biens du pays. (*Neby dosti ot bližných hoře, až i s oné strany moře král Darius lidi vysla, již tu zemi bez čísla zbavichu každého dobra*).

²⁷ František Svejtkovký dans la préface de l'édition du texte : *Alexandreïda*, p. 15–16.



Cette période douloureuse s'arrête lorsqu'Alexandre atteint l'âge adulte. Il s'est assagi et choisit de refuser l'asservissement de son pays à quiconque. Il craint cependant de ne pas être reconnu comme roi en raison de l'adultère de sa mère, il serait appelé « enfant de Neptanabus ». ²⁸ Selon lui, il ne serait pas élu roi si tout le monde croyait à cette naissance illégitime. Une fois rapproché du précédent, ce passage évoque une justification de la légitimité dynastique des Přemyslides, peut-être en relation avec l'extinction de cette famille en ligne masculine en 1306. Cela distingue l'*Alexandréide* de la chronique de Dalimil, dans laquelle les Přemyslides ne sont pas légitimes par leur sang seul, mais seulement quand ils gouvernent selon les désirs de la nation nobiliaire, ²⁹ et où l'arrivée d'Henri de Carinthie, puis celle de Jean de Luxembourg, sur le trône, sont comprises seulement comme l'élection de nouveaux princes sans mention du fait qu'ils avaient épousé des filles de Venceslas II.

L'épisode qui suit est le plus commenté et l'un des plus importants du roman. Il s'agit des conseils d'Aristote. De la même manière que dans les versions de Gautier et d'Ulrich, ces conseils se rapprochent d'un miroir du prince en ce qu'ils formulent les normes morales et politiques qu'Alexandre devra suivre. En ce qui concerne les valeurs nobiliaires, le premier conseil est le plus important, avec les vers 204-205. ³⁰

*Tiens ta cour conformément à la tradition princière,
aie tes nobles en ton conseil ;*

La présence du noble au conseil est donc essentielle pour son statut, comme dans la *Chronique de Dalimil*. L'utilisation du possessif (« tes nobles ») est éclairé par les attaques contre les étrangers du reste du roman : elle signifie que seuls les nobles du pays doivent être appelés au conseil, à l'exclusion des hommes nouveaux et notamment des Allemands.

Les vers 212-218 sont tout aussi importants: ³¹

*Ne choisis jamais personne du rang des paysans ³²
pour lui donner un honneur ;
car s'il sort de son rang,
le paysan est difficilement satisfait :*

28 V, v. 176. C'est la seule occurrence du nom de Neptanabus dans le roman, puisque comme on l'a dit, son intrigue amoureuse avec Olympias est absente de la version tchèque.

29 ADDE, *La chronique de Dalimil*, p. 88 *passimque*.

30 *Jměj dvůr svůj po kněský vnadě,
svě šlechtice jměj v své radě*

31 *Z chlapieho řáda nikoli
i jednoho v čest nevoli ;
nebo chlap, když jest povýšen,
nesnadně bude utišen:
zlé kolo najviece skřípá,
malý had najviece sípá
a chlápě najviece chlípá.*

32 Le terme employé, *chlap*, est un mot péjoratif qui peut désigner le paysan ou, comme ici, le non-noble en général en l'assimilant symboliquement aux paysans.



*de même que la roue de mauvaise facture grince plus que les autres,
le petit serpent siffle plus que les autres,
et le fils du paysan se montre plus arrogant que les autres.*

Face à cette image très négative du « paysan », le noble est défini comme celui qui se signale par sa dignité, sa sagesse et sa générosité, même s'il est pauvre.³³ Cette exclusion de l'argent par opposition au « paysan » indique bien que ce ne sont pas les dépendants ruraux qui sont désignés par ce terme, mais des individus riches : soit des hommes nouveaux choisis par le roi en dehors de la noblesse du pays (par exemple dans la petite noblesse allemande), soit des membres des élites urbaines en pleine ascension sociale dans la Bohême du début du XIV^e siècle. On le voit, la construction de la noblesse tchèque passe par l'exclusion d'autres groupes et notamment du patriariat urbain. Le « paysan » est fondamentalement différent du noble par son égoïsme et son attachement à son intérêt financier. Sur tous ces points, la similitude avec la *Chronique de Dalimil* est frappante. La suite de ce conseil file la comparaison entre le paysan et le serpent en mentionnant un serpent nommé Aspis.

Contrairement au premier, le deuxième conseil reprend fidèlement Gautier de Châtillon.³⁴ Il concerne la justice : Aristote demande à Alexandre de ne pas se laisser influencer par les cadeaux dans ses jugements. Le troisième conseil porte sur la guerre et les batailles. Là encore, l'auteur tchèque est proche de Gautier³⁵ comme d'Ulrich von Etzenbach. Le conseil contient clairement des valeurs chevaleresques :

*Place-toi en premier devant ton armée,
ne te cache pas derrière tes gens ;
et quand ils te verront à cette place,
ils seront tous heureux de s'y tenir à tes côtés.*³⁶

Il s'agit d'une incitation à la performance martiale personnelle, une performance qui doit être visible et admirée de tous les serviteurs. Or, le spectacle de la prouesse et le gain d'honneur qui en découle sont au centre de la chevalerie tout au long du Moyen Âge.³⁷

Le quatrième conseil complète le troisième en se concentrant sur la manière de distribuer le butin après la prise d'une ville. Il faut récompenser chacun avec justice selon son mérite. Aristote en appelle à la générosité d'Alexandre dans des termes offensifs : « Serais-tu pauvre, pour n'avoir rien à donner ? ». ³⁸ La générosité, si elle était un signe de l'appartenance à l'élite bien avant la chevalerie (l'exigence de générosité à l'égard des élites municipales de l'Empire romain suffit à le constater), s'articule

³³ V, v. 236–248.

³⁴ *Galteri*, livre I, v. 105–114.

³⁵ *Ibidem*, v. 115–143.

³⁶ V, v. 260–263 : *Před zástupem první bývaj,
svých sě lidí nepokřývaj ;*

*a když tě tu uzříe tvoji,
tu rád každý tobě sstojí*

³⁷ KAEUPER, p. 33–45.

³⁸ V, v. 278 : *Snad jsi chud, že nej máš dáti?*. Cf. *Galteri*, livre I, v. 163.



sans difficulté avec les valeurs de cette dernière,³⁹ tout comme avec l'idée promue par le roman d'une noblesse indifférente à l'argent (grâce, précisément, à sa richesse) et qui peut donc le distribuer sans limite. Le cinquième et dernier conseil prend la forme d'un avertissement contre les vices qui guettent le jeune prince : l'accoutumance au luxe et l'excès de boisson. Aristote conclut son monologue en déclarant que ses conseils se résument en un mot : la miséricorde envers les innocents, surtout envers les siens.⁴⁰

Le récit reprend avec l'acceptation des conseils d'Aristote par Alexandre. Il se rend ensuite à Corinthe pour se faire couronner. La répartition de l'espace au cours de la cérémonie est détaillée : la « chevalerie expérimentée », qui « gérait toutes les affaires du pays » et « formait son conseil »⁴¹ se situe au plus proche d'Alexandre, la « jeune chevalerie » un peu plus loin. On retiendra ici, outre l'importance déjà croisée de l'institution du conseil, l'assimilation entre les nobles qui entourent le roi de Macédoine et la « chevalerie ». Certes, le mot *rytieř*, à l'image du latin *miles*, peut avoir des sens divers,⁴² mais il est clair que dans ce cas précis, il ne désigne pas n'importe quel combattant mais uniquement un guerrier au-dessus des autres par sa position sociale matérialisée par sa proximité avec le roi.

Le prochain événement est la répression de la rébellion d'Athènes, puis de Thèbes. Fidèle à Gautier de Châtillon,⁴³ l'auteur décrit la méthode qui sera toujours celle d'Alexandre en cas de siège : il commence par envoyer un message qui demande aux citoyens de se rendre, et en cas de refus, rase complètement la ville. Athènes accepte de se rendre, ce n'est pas le cas de Thèbes qui hérite d'un sort moins enviable. Un an plus tard, il traverse la mer pour commencer la guerre contre Darius. Le narrateur propose une description des richesses de l'Asie qu'il dit tirer de la Bible. Alexandre commence ensuite la conquête de la Cilicie et parvient devant les ruines de Troie. Une digression portant sur le jugement de Pâris et la chute de Troie commence alors. En ce qui concerne la culture courtoise, la conclusion de ce récit est importante et il convient de la citer en quasi-intégralité:⁴⁴

39 KAEUPER, p. 48–49.

40 V, v. 294–297.

41 V, v. 329–331 : *požitě rytierstvo, jižž
vší zemskú věc upravichu,
a již jeho rada biechu.*

42 IWAŃCZAK, *Po stopách*, p. 36–37.

43 Galteri, livre I, v. 268–294.

44 V, 802–822 : *Pro tak malú věc jediné
plakala nejedna matka,
zbyvši tu svého děťátka ;
lkalo srdcem mnohé družě,
zbyv svého milého mužě.
Ach, srdce člověče bludné,
ach, zamyšlenie neklidné,
jež pro jednu ženu —
jměla krásu přemnoženú —
vešken sě svět byl zbudil,
deset let sě vojnú trudil,*



*Pour une unique chose si petite
 plus d'une mère pleura
 son enfant perdu ;
 le cœur de beaucoup d'épouses se lamenta,
 car elles avaient perdu leur bien-aimé.
 Ah, que le cœur de l'homme est égaré,
 ah, que son esprit est désordonné !
 Pour une seule femme —
 fût-elle d'une extraordinaire beauté —
 le monde entier avait perdu la raison,
 et subit les tourments de la guerre pendant dix ans,
 jusqu'à ce qu'au onzième été —
 comme j'aurais tort de l'oublier ! —
 soit conquise l'honorable ville de Troie.
 D'innombrables gens y furent tués,
 au point qu'il ne restait presque personne,
 des jeunes et des vieux furent privés de leur vie,
 la ville, enfin, brûlée.
 De certaines choses, on entend rarement la louange :
 une prairie sèche sans herbe,
 une belle femme sans pudeur.*

Ce passage fait preuve d'une franche misogynie, surtout à l'égard des belles femmes, ce qui s'oppose radicalement au culte de la femme et de sa beauté avancé par l'amour courtois. Il a d'autant plus de poids que l'auteur parle en son propre nom et détache clairement cet extrait de l'intrigue principale. La séparation est clairement marquée par un « Je reviens désormais à mon récit » :⁴⁵ il s'agit bien d'un aparté gnomique. Une telle désignation de la femme comme séductrice et dangereuse fait penser à une provenance cléricale du texte,⁴⁶ bien qu'il porte avant tout des valeurs nobiliaires laïques.⁴⁷

*až v jedenácté léto —
 kak mi zapomanúti zle to! —
 čstné město Trójě dobyto.
 Tu bez čísla lidí zbito,
 jakož řiedký kto hostaven,
 starý i mladý života zbaven,
 naposled město sežženo.
 Řiedko jest kdy pochváleno:
 bez trávy lúka sečená,
 bez příslovie krásná žena.*

⁴⁵ V, v. 828.

⁴⁶ Si la position inférieure de la femme se retrouve dans toutes les parties de la société médiévale, sa théorisation relève de l'Église. D. LETT, *Hommes et femmes au Moyen Âge. Histoire du genre, XII^e-XV^e siècle*, Paris 2013, passim.

⁴⁷ Les deux ne s'excluent pas forcément : voir ADDE, *La chronique de Dalimil*, p. 23-24, à propos du pseudo-Dalimil qui pourrait avoir reçu une formation cléricale mais n'exprime qu'un faible intérêt pour l'Église.



L'appréciation négative de la guerre de Troie a malgré tout sa place dans l'économie générale du roman, puisqu'elle est suivie d'une phase de doute des chevaliers d'Alexandre face aux ruines de Troie. Le roi prononce alors un discours pour rétablir leur moral et leur soif de combat. Il y avertit contre la paresse en déclarant qu'un homme qui se laisserait aller au confort ne serait pas digne d'honneur.⁴⁸ On retrouve ici une éthique chevaleresque : l'honneur doit sans cesse être renouvelé par la performance au combat au risque de le perdre.

La fin du livre I est occupée par une vision onirique d'Alexandre qui lui rend sa foi en lui-même, puis par sa venue à Jérusalem où il rencontre l'homme en tenue royale qu'il avait vu en rêve et est joyeusement accueilli par les Juifs.

Le livre II commence par de nouveaux préparatifs à la guerre entre Alexandre et Darius. Un échange de lettres et de cadeaux a lieu entre les deux souverains. Darius tente de se moquer d'Alexandre en lui envoyant une bride, une bourse et une balle, visant respectivement le caractère fougueux, la pauvreté et la jeunesse de son adversaire. Dans ses réponses, Alexandre montre son éloquence, par exemple en tournant le ballon en symbole du monde qu'il s'apprête à dominer. Cet épisode est tiré de Gautier de Châtillon.⁴⁹ Un quatrième cadeau apparaît ensuite, le pavot, cette fois en s'inspirant de l'*Alexander* d'Ulrich von Etzenbach.

Alexandre montre rapidement que Darius l'a sous-estimé en remportant de nombreuses victoires. Il conquiert l'Asie mineure, soumettant des villes comme Tyr. Darius rassemble cependant son armée en vue d'une bataille rangée. La description de cette armée est organisée hiérarchiquement, les « chevaliers » armés de lances étant clairement placés au-dessus des nombreux « gens à pied ».⁵⁰ Cette référence aux techniques de combat médiévales n'est pas une originalité de l'*Alexandréide* mais concerne tous les romans antiques du Moyen Âge.⁵¹ Suit une assez longue partie manquante qui devrait comprendre, selon le plan de Gautier de Châtillon, la maladie d'Alexandre, la conquête d'Issos, le placement du trésor de Darius à Damas. Cela semble résulter d'une coupure dans le fragment, mais peut-être s'agit-il d'une ellipse volontaire de la version tchèque.⁵²

Quoi qu'il en soit, le roman reprend avec le discours que prononce chaque souverain à ses troupes avant la grande bataille d'Issos. Le premier est celui de Darius. Dès ce moment, il est moralement égal à Alexandre, les valeurs qu'il invoque semblent être en accord avec celles promues par l'auteur. Le discours est prononcé avec « humilité », une appréciation clairement méliorative. Il y a là une différence aussi bien avec Gautier de Châtillon qu'avec Ulrich von Etzenbach : dans les deux cas, Darius reste un tyran arrogant et donc un personnage purement négatif, jusqu'à ce que sa

48 V, v. 844–856.

49 Galteri, livre II, v. 18–44.

50 V, v. 1261–1270.

51 A. THOMAS, p. 111, affirme que les tactiques militaires *characteristically medieval* de l'*Alexandréide* le différencient de l'*Alexander* d'Ulrich von Etzenbach. C'est inexact, étant donnée l'omniprésence du combat chevaleresque dans l'*Alexander*, plus encore que dans l'*Alexandréide*. Aucun des deux ne contient d'élément de tactique militaire antique, contrairement au roman de Gautier de Châtillon qui conserve une certaine fidélité à la matière antique.

52 Selon l'éditeur VÁŽNÝ, *Alexandreida*, p. 72.



défaite paraisse inévitable et qu'il connaisse le repentir.⁵³ Le discours de Darius se divise en deux parties (par le contenu, la forme ne rend pas compte de la séparation), dont la première constitue une autre exposition des valeurs nobiliaires. Dès le début, l'audience de ses propos est clairement établie :⁵⁴

*« Écoutez, dit-il, hommes d'honneur,
premiers héritiers de toute la noblesse !
Que chacun d'entre vous prenne conscience de sa noblesse,
se rappelle de son père,
de la lignée d'où il vient.*

Cette adresse est d'autant plus intéressante qu'il a été précisé un peu plus haut que tous, riches comme pauvres, étaient à l'écoute du discours.⁵⁵ Les premiers mots de Darius clarifient cette désignation : seuls les nobles (les héritiers de grandes lignées) pauvres ou riches sont concernés, pas l'ensemble de l'armée. Dans la suite du discours, qui s'étend sur quarante-six vers, Darius appelle la noblesse à défendre son honneur et ses biens. Il présente la guerre comme un renouvellement de l'honneur mais rappelle aussi ses risques. Il en appelle enfin à la « liberté » des nobles :⁵⁶

*Souvenez-vous que vous êtes libres,
et que ces invités indésirables
sont vos sujets.*

Davantage encore que le reste du discours, cette partie sort complètement du cadre de l'intrigue romanesque. Ces « invités indésirables » sont en fait les Allemands arrivés en Bohême dans le cadre de la colonisation ; ce n'est pas encore certain ici, mais un passage plus tardif et plus explicite confirme cette interprétation. Ces Allemands sont tous de basse extraction, puisqu'ils sont présentés comme des « sujets ». On retrouve ici la même assimilation entre Allemand et non-noble ambitieux que dans la *Chronique de Dalimil*.⁵⁷ Ces invités apparaissent en effet dangereux pour la domination sociale de la noblesse, dans la mesure où elle serait susceptible d'oublier qu'ils sont ses sujets et où sa liberté est en jeu.

Du vers 1334 au vers 1345, le discours quitte les appréciations générales pour en revenir à l'intrigue et à l'adversaire grec. Cela accrédite l'idée que les vers 1299 à 1333 for-

53 Ce retournement se produit au livre VII de l'*Alexander*, après environ 16 000 vers.

54 V, v. 1299–1303 : „Slyšte“, vece, „čstní otčící,
všie šlechty přědšī dědici!
Každý vás svú šlechtu vzvěda,
vzpomeň sě na svého děda,
z kakéhos pošel poroda.

55 V, v. 1294–1295.

56 V, v. 1322–1324 : Vzpomeňtež, že ste svobodni,
a tito hostie nehodni,
již sú porobeni vámi.

57 ADDE, *La chronique de Dalimil*, p. 146.



ment une digression dissimulée, pendant laquelle le poète place ses propres mots dans la bouche de Darius. L'originalité du discours de Darius dans l'*Alexandréide* tchèque est encore renforcée par la comparaison avec le même discours chez Gautier de Châtillon.⁵⁸ Certes, Darius y fait une référence aux ancêtres, mais ce sont les ancêtres du peuple perse pris dans son ensemble.⁵⁹ Rien n'est dit sur la noblesse, sur son honneur, ses biens, sa liberté. Le discours de la version tchèque est donc une totale nouveauté.

La bataille continue à se préparer après ce discours et la narration passe du côté grec. Les Perses sont pour la première fois appelés « Sarrasins »,⁶⁰ un terme utilisé de manière interchangeable avec celui de « Perses », probablement parce que cette dénomination était plus familière au public du roman. Après une description de son armée où les qualités des héros grecs sont brièvement décrites, Alexandre prononce à son tour en clôture du livre II un discours au ton très similaire à celui de Darius. Lui aussi s'adresse aux « nobles pauvres et grands seigneurs ».⁶¹ Il leur rappelle l'importance de leurs ancêtres et de leurs héritiers, et généralement de l'honneur de la famille. Il leur expose ensuite que l'occasion de faire l'honneur de leur lignée « est aujourd'hui entre [leurs] mains ».⁶² Tout comme pour le premier discours, on constate une grande différence avec le texte de Gautier de Châtillon.⁶³ La seconde partie du discours se rapproche en revanche plus directement de la source : elle est très martiale et plus enthousiaste que les paroles de Darius. La singularité de ces discours par rapport au récit de Gautier invite à leur donner une portée générale. Ils montrent une noblesse dont l'honneur est, avec l'ascendance illustre, la première caractéristique, et cet honneur se gagne sur le champ de bataille. Il s'agit donc d'une noblesse chevaleresque. D'un point de vue politique, elle est appelée à se mobiliser pour défendre ses droits, ce qui rappelle encore une fois la *Chronique de Dalimil*.

Après ce discours débute le livre III avec la description de la bataille d'Issos. C'est la seule bataille rangée conservée en entier dans les fragments. Plusieurs duels sont décrits à la manière typique des romans de chevalerie. Dès le début,

*Il lui [= Alexandre] arriva un événement heureux pour son honneur :
il rencontra le duc de Syrie,
qu'on appelait Aretas,
le meilleur d'entre les païens.
Celui-ci avait sur son heaume une pierre précieuse,
un grenat, qui brillait comme une flamme.*⁶⁴

58 Galteri, livre II, v. 319–371.

59 *Ibid.*, v. 325–326 : *Heredes superum Persae, gens unica bello,
Cui genus a prisca descendit origine Beli*

60 V, v. 1372.

61 V, v. 1487 : *chuzšie panostvo i páni,*

62 V, v. 1495 : *Dnes vám jest čest v ruce dána.*

63 Galteri, v. 439–494.

64 V, v. 1546–1551 : *Sta sě mu čstná přihoda:
potka jej syrský vévoda,
Aretas bě menovaný,
nejlepší mezi pohany.*



Rencontrer un chevalier (ayant le titre médiéval de « duc ») réputé sur le champ de bataille est ici présenté comme une chance car cela va permettre de renforcer son honneur. On ne saurait trouver de représentation plus précise de la chevalerie. Quant à la décoration du heaume, bien qu'elle ne constitue pas un symbole héraldique, elle évoque les cimiers qui décoraient les casques des chevaliers de l'Empire au XIII^e siècle. Selon Michel Pastoureau, les cimiers ne s'imposent qu'à partir d'environ 1250 (et plus tard encore en dehors de l'Empire),⁶⁵ leur présence dans l'*Alexandréide* indique donc que l'auteur se tenait bien au courant des modes courtoises récentes et n'entretenait pas de tradition qui y serait contraire.

Le duel proprement dit adopte conformément à la tradition du roman courtois la forme d'une joute. Aretas frappe le premier, mais Alexandre pare le coup avec son bouclier. Alexandre peut alors se retourner vers lui et le transpercer de sa lance tout en le renversant de son cheval.⁶⁶ Suivent les prouesses d'autres héros grecs comme Ptolémée ou Klitos. Les Perses comptent d'autres héros, comme Mazeus qui abat plusieurs Grecs de sa lance.⁶⁷ Les duels sont nombreux, tout comme chez Gautier de Châtillon ou chez Ulrich von Etzenbach. On peut citer par exemple celui qui oppose le fidèle d'Alexandre Philotas à Neguzar. Les aptitudes exceptionnelles de Neguzar, capable de vaincre des régiments entiers à lui seul, sont d'abord exposées :⁶⁸

*Non loin de tout cela
se trouvait le régiment d'un certain duc
qu'on appelait Neguzar ;
il remplissait tous les Grecs de stupeur,
car il était très grand connaisseur des choses de la guerre,
très capable dans toutes les batailles,
si bien qu'il était expert
de toutes les armes*

*Ten jmieše na helmě kámen
pyrop, jenž svietí vniž plamen.*

65 PASTOUREAU, p. 33–34.

66 V, v. 1552–1563.

67 V, v. 1592–1603.

68 V, v. 1666–1679 : *Stáše také bliz ot toho*

*zástup vévody jednoho,
jenž Neguzar slovieše ;
ten Řěky všě tu udivieše,
k vojně násilně rozumný,
k každý sěči velmi umný,
jakž, což každého oružie
jest k vojni i k boji slůžě,
k tomu všemu byl dospělý
i na div ovšem umělý,
kopím boda na prostraně,
v tieskni mlatem, nožem raně ;
kam sě ten obrátí seka,
tu krev teče jako řěka.*

*servant à toutes sortes de combats
et pouvait faire des miracles.
Il frappait de sa lance tout autour de lui,
il décimait les rangs de son marteau et de son coutelas ;
là où il décidait de se battre,
le sang coulait comme une rivière.*



L'élitisme guerrier typique des récits de chevalerie est encore perceptible ici, même s'il s'agit d'un Perse. Il brille par sa réputation et éblouit tous les Grecs, tout comme un chevalier peut accomplir seul des miracles sur les champs de bataille des romans courtois et bénéficier d'une gloire au-delà des frontières. La suite du combat fait la démonstration du courage des rivaux :⁶⁹

⁶⁹ V, v. 1680–1721 : A když to uzřě Filota,
že proti jmu mdlé ta rota,
ande krvaví jdú potoci,
hna tam a chtě svýn pomoci.
K Neguzaru sě přiboda,
stať se mu dobrá přihoda:
udeři jej v helm po vrchu,
až jiskry vysoko zprchú.
Neudeřil bieše lehce,
pojide meč s helma skřehčě ;
ještě bieš ruky neottrhl,
kterúžto sě bieše zavrhl,
tak ho bieše dosáhl krutě,
ruku mu po loket utě.
Neguzar sě velmi smúti,
jakž možěše, to však skutí:
zdvihna sě z přědnieho luku,
ještě s tú s poslední rukú,
oboři sě po Filotě,
jěž už bě v velikém potě ;
hna naň s uostrú bradatící,
chtě jej zatieti po líci ;
a snad by ho tu byl zabil,
by jemu rány neoslabil
Amyntas, jež ščití navrže ;
vtě jmu v ščití, až nevytrže.
On tu vztrha bradatíci,
an mu stě druhú ručici ;
by Neguzar jakžto kláda,
pojide, sebú nevlada.
Často sě to velmi stává,
že bolest moci přidává.
Tak sě Neguzaru dosta,
když juž sám bez ruky osta.
Vzdechna v svéj žalosti k Bohu:



*Et quand Philotas s'aperçut
 que le régiment devant lui s'affaiblissait,
 et que le sang coulait à flots,
 il accourut au secours des siens.
 Il se lança contre Neguzar,
 et réussit à l'atteindre :
 il le frappa du haume jusqu'aux côtes,
 au point que jaillirent des étincelles.
 Il n'avait pas frappé légèrement,
 son épée glissa sur le haume en grinçant ;
 Neguzar n'avait pas encore retiré ses bras,
 il en profita pour le blesser cruellement,
 en lui tranchant le bras à hauteur du coude.
 Neguzar, malgré sa grande souffrance,
 fit ce ce qui était encore en son pouvoir :
 il se souleva du sol et,
 avec le bras qui lui restait,
 il fondit sur Philotas,
 qui était maintenant en grande difficulté ;
 il chargea avec une hache aiguisée,
 cherchant à le frapper au visage ;
 et peut-être l'aurait-il tué,
 si son coup n'avait pas été affaibli
 par Amyntas, qui brandit son bouclier ;
 il le couvrit de son bouclier et le coup ne porta pas.
 Philotas à son tour lui arracha le second bras,
 celui qui portait la hache.
 Neguzar était comme soumis à la torture,
 il ne se contrôlait plus.
 Il arrive souvent
 que la douleur augmente la force.
 C'est ce qui arriva à Neguzar
 quand il se retrouva sans ses bras.
 Dans son désespoir, il s'adressa à Dieu dans un soupir :
 « J'accomplirai, dit-il, tout ce que je peux ».
 Son cheval se jeta sur ses ennemis,
 dans son malheur et dans sa misère
 il chargea et en empala quatre avec lui*

*„Zději“, vece, „ježto mohu.“
 V nepřátely kón oboři,
 v svém neštěstí i v svém hoři
 hnav i polomi čtyry s sobú
 a sám tu spade pro mdlóbu.
 Tiem polepši svého smutka
 z tak převážného skutka.*

*et lui-même s'écroula.
Il améliora son triste sort
par cet acte si courageux.*



Le récit du duel entre Philotas et Neguzar reprend Gautier de Châtillon⁷⁰ dans ses grandes lignes, mais est bien plus long que la source : 55 vers contre 28. Ce point est significatif, étant donnée la tendance de l'auteur tchèque à abrégé les passages qui l'intéressent moins, voire à les supprimer. Contrairement à ce qui a pu être écrit, il ne s'intéresse pas uniquement aux personnages d'Alexandre et de Darius, mais s'applique aussi à valoriser les prouesses d'autres Grecs et Perses. Il ne s'agit pas seulement d'un exposé sur le bon gouvernement, mais aussi d'un roman de chevalerie en bonne et due forme, avec ses épisodes d'extraordinaire courage au combat. Le fait que Neguzar puisse améliorer son sort grâce à la gloire que lui apportent ses dernières prouesses signifie clairement que l'honneur guerrier est la valeur suprême pour les aristocrates de l'*Alexandréide*. Le soupir de Neguzar adressé à « Dieu », en contradiction avec son paganisme, le rapproche encore davantage d'un chevalier médiéval. Il est totalement absent chez Gautier de Châtillon. Ici comme souvent, le poète français reste plus proche de la littérature antique que ses traducteurs. Dans la version tchèque, l'identification avec les chevaliers du roman, qu'ils soient grecs ou perses, est toujours favorisée, et la conduite de Neguzar tout comme son soupir à Dieu invitent le public chevaleresque du XIV^e siècle à cette identification.

La bataille d'Issos se termine par la déroute des Perses et la fuite de Darius. Le butin, innombrable, est distribué équitablement par Alexandre. L'auteur tchèque ajoute à ce passage fidèle à Gautier de Châtillon⁷¹ seize vers gnomiques sur la vanité du monde et de la recherche de richesses. Tout ce qu'on peut réaliser sur terre ne sert à rien, dit-il, car tout disparaîtra au moment de la mort.⁷² Ce n'est pas nécessairement un changement de sens par rapport au texte de Gautier, mais plutôt une explicitation : cette désapprobation du désir de richesses est présente plus subtilement dans la version latine. Les soldats pillent ensuite le camp en violant les femmes.⁷³ Alexandre intervient toutefois pour garantir un traitement honorable à la femme de Darius et adopte son fils. Juste après, le changement de caractère du conquérant est décrit. Il était vertueux au départ, et son traitement de la famille de Darius représente le sommet de cette vertu. Mais les richesses l'ont finalement corrompu. Tout ce passage est fidèle à Gautier de Châtillon.⁷⁴ Une nouvelle fois, cependant, la version tchèque ajoute des vers plus généraux d'édification morale, portant sur la malhonnêteté du monde et son caractère changeant.⁷⁵

70 *Galteri*, livre III, v. 90–118.

71 *Ibidem*, v. 215–224.

72 V, v. 1857–1873.

73 Gautier de Châtillon est très explicite sur ce point : livre III, v. 229–231. L'auteur tchèque est un peu plus réservé.

74 *Ibidem*, livre III, v. 240–257. Alfred Thomas fait donc erreur en laissant entendre que la désapprobation morale vis-à-vis d'Alexandre le Grand est une nouveauté de la version tchèque : THOMAS, p. 113.

75 V, v. 1937–1963.



Ce changement de caractère n'a toutefois pas d'impact immédiat sur l'intrigue, il s'agit plutôt d'une anticipation. Alexandre part à la poursuite de Darius tout en faisant la conquête de nouveaux pays et villes, dont Damas. Darius reprend enfin ses esprits et rassemble une nouvelle armée, mais il a dû appeler les paysans dans leurs champs. L'auteur tchèque appuie quelque peu sur cette présence des paysans dans l'armée alors que Gautier se contente de dire en passant que les *quirites* et les *agricolae* se mélangent dans le camp perse.⁷⁶ Il est difficile d'y voir un signe d'une affection de l'auteur tchèque pour la vie rurale, bien que cette intention lui ait parfois été attribuée.⁷⁷ Les « Sarrasins » pratiquent la politique de la terre brûlée, mais cela n'arrête pas Alexandre qui continue sa poursuite.⁷⁸ Ses troupes en revanche sont perturbées par la vision d'une éclipse de lune et commencent à se plaindre de leur chef. Il revient au sage Aristandre de les raisonner. Il explique qu'il est inutile de se plaindre contre le soleil, la lune ou les planètes, qui obéissent à la volonté du Créateur,⁷⁹ et conclut en affirmant que le soleil symbolise le succès des Grecs tandis que la lune signifie la chute des « païens ».⁸⁰ L'armée est satisfaite de cette explication. C'est à ce moment que se termine le livre III et donc aussi le récit continu de l'*Alexandride*. On ne conserve quasiment rien du livre IV, qui aurait dû notamment contenir un autre discours d'Alexandre.

Il faut alors passer au fragment B, qui comprend une bonne partie du livre V, pour trouver les derniers passages assez complets pour être commentés. La seconde grande bataille y est décrite, ce qui donne une nouvelle occasion aux chevaliers de briller. Le premier duel oppose Alexandre au héros indien Aristoman. Les différences par rapport au récit de Gautier de Châtillon illustrent la connaissance des modes de combat chevaleresques par l'auteur tchèque. Dans la version latine, Aristoman charge sur un immense éléphant, Alexandre l'abat d'une flèche (*Magnus harundine monstro / obuiat*), l'éléphant chute lourdement et Alexandre achève son adversaire à l'épée.⁸¹ Dans la version tchèque, le combat prend au contraire la forme d'une joute. Les deux cavaliers sont présentés face à face :⁸²

*Et celui-ci chevauchait un éléphant,
galopant victorieusement avec sa lance,
tandis que le roi chevauchait son Bucéphale.*

La mention de l'éléphant est presque anecdotique : chacun porte une lance et cherche à renverser l'adversaire de sa monture. Gautier de Châtillon ne mentionne pas Bucéphale ni le fait qu'Alexandre est à cheval dans ce combat. C'est avec sa lance et

76 V, v. 2235–2248, et *Galteri*, livre III, v. 413–419.

77 THOMAS, p. 114.

78 V, v. 2286–2330.

79 V, v. 2380–2413.

80 V, v. 2414–2423.

81 *Galteri*, livre V, v. 11–21.

82 B, v. 76–78 : *A ten seděl na velblúdě,
vítěšky sě s kopím pudě,
a král na svém Bucifale.*



non une flèche qu'Alexandre touche l'éléphant dans la version tchèque. Il doit seulement se montrer particulièrement habile pour réussir à l'atteindre, « car l'éléphant était grand »⁸³ (le besoin de rappeler cette taille traduit bien le fait qu'on pourrait le prendre pour un cheval). Le déroulement du duel relève de la joute classique. Aristotoman charge mais manque son coup, Alexandre le touche et le renverse. Grâce à cet exemple, l'armée grecque est encouragée.⁸⁴

Avant de dépeindre d'autres prouesses, l'auteur tchèque insère au milieu du récit de Gautier de Châtillon une description pathétique de la dureté de la bataille et des lourdes pertes subies par les deux camps.⁸⁵ Cette sensibilité supérieure (par rapport à Gautier de Châtillon et Ulrich von Etzenbach) de l'*Alexandréide* aux malheurs de la guerre a souvent été relevée⁸⁶ et rapprochée du pillage du pays pendant la régence d'Otton de Brandebourg. Cette explication est tentante, mais reste une hypothèse qu'il est impossible de vérifier. Quoi qu'il en soit, la succession de ces deux passages résume le point de vue général sur la guerre qui semble ressortir de l'*Alexandréide* : si les prouesses individuelles doivent être louées et sont le seul moyen de renforcer son honneur, la destruction provoquée par les combats ne doit pas être occultée.

Alexandre continue sa chevauchée victorieuse en abattant un « comte » d'Égypte et un « margrave » de Syrie.⁸⁷ Il se tourne ensuite vers un géant dirigé par Darius. Malheureusement, seule la présentation de ce personnage est conservée.⁸⁸ Le combat en lui-même est totalement perdu, ainsi que toute la suite de la bataille et l'entrée victorieuse du conquérant à Babylone.

Les Babyloniens l'accueillent par des fêtes luxueuses. Ce moment est un tournant chez Gautier de Châtillon et dans ses deux traductions, et est essentiel pour examiner la place de la courtoisie dans ces œuvres. Le poète latin expose la magnificence des célébrations, marquée notamment par l'exotisme des présents,⁸⁹ puis explique que par l'étendue de ses réussites, il avait parfaitement mérité ce triomphe. Il ajoute que si Dieu avait accordé aux Francs un roi doté des mêmes qualités qu'Alexandre, le christianisme serait répandu partout, en particulier en Espagne ; chacun chanterait la louange de Jésus sous la direction de l'archevêque de Reims.⁹⁰ Cela marque la fin du livre V. Au début du livre VI, il rappelle les grandes vertus du jeune Alexandre avant de décrire la corruption de ses mœurs par les vices de Babylone.⁹¹ Ulrich von Etzenbach reprend le même schéma, bien que ce soit dans son livre III. Ulrich déclare qu'il pourrait encore parler longtemps des vertus d'Alexandre s'il les avait gardées. Mais à Babylone, il reçoit de nombreux cadeaux des Perses vaincus et apprend leurs

83 B, v. 86 : *nebo bě velblúd vysoký*. On peut presque parler de pléonasme, puisque le terme employé, *velblúd* (chameau en tchèque actuel, chameau ou éléphant en vieux-tchèque) comprend déjà le préfixe *vel* qui signifie la grandeur, comme l'adjectif *veliký*, dont le sens est proche de *vysoký*.

84 B, v. 95–97.

85 B, v. 98–113.

86 THOMAS, p.

87 B, v. 118–119.

88 B, v. 158–171. Cf. *Galteri*, livre V, v. 38–44.

89 *Galteri*, livre V, v. 456–490.

90 Ibidem, livre V, v.

91 Ibidem, livre VI, v. 1–32.



mœurs sans modération. Tout cela assombrit l'esprit d'Alexandre et le conduit à se considérer comme semblable à un dieu.⁹²

Le fragment *B* de l'*Alexandréide* ne reprend qu'au milieu des fêtes à Babylone, à la fin de la description d'un tournoi organisé en l'honneur d'Alexandre.⁹³ On ne sait donc pas quelle était la quantité de vers dévolue à cet événement, le seul du genre dans les fragments conservés, même si les vers survivants laissent penser qu'elle était assez limitée. L'auteur tchèque a en tout cas ajouté un tournoi là où Gautier de Châtillon n'en décrivait aucun. Ce choix indique à quel point ce sport est une part habituelle, voire indispensable, du monde aristocratique tel que l'auteur tchèque se le représente. Comme le relève Alfred Thomas,⁹⁴ l'auteur présente également ce tournoi comme un divertissement inconséquent. Cela est en conformité avec l'objet du passage, qui est d'illustrer le changement de caractère d'Alexandre. On ne peut pas en tirer la certitude que l'auteur tchèque critique le tournoi de façon absolue. Ulrich von Etzenbach, en effet, garde la même désapprobation des fêtes courtoises de Babylone, et personne n'a songé à le présenter comme un pourfendeur des modes courtoises. La condamnation se limite au cas particulier de Babylone. Tout ce qu'on peut dire du tournoi dans la version tchèque est qu'il est plus présent que dans la version latine.

L'épisode babylonien se poursuit sur le sujet des magnifiques cadeaux offerts à Alexandre. Conformément à Gautier de Châtillon, l'auteur tchèque énonce ensuite qu'Alexandre avait bien mérité les célébrations de sa victoire parce qu'il l'avait remportée avec un très petit nombre de soldats.⁹⁵ Il adapte ensuite la référence au roi des Francs faite par Gautier de Châtillon au cas de la Bohême, dans un des passages les plus célèbres de l'*Alexandréide*.⁹⁶

92 Livre III, v. 8964–9000.

93 *B*, v. 172–181.

94 A. THOMAS, *Anne's Bohemia. Czech Literature and Society, 1310–1420*, Minneapolis 1998, p. 111.

95 *B*, v. 220–225.

96 *B*, v. 226–244 : *By Bóh uslyšeti ráčil*

*své křesťenstvo hi to zračil,
by takýž byl českým králem:
úfal bych v to, ž' by za málem,
leč buď Litva, leč Tateři,
kakž sú menováni kteří,
Besermené nebo Prusi,
leč nepotvirzení Rusi
přišli by k takéj připřětě,
jakž by, sě krsta přichopiece,
byli svých modl odstúpiece.
Hi to by sě státi mohlo,
ač by to co juž pomohlo,
že Němci, již sú zde hoscie,
chtie doždaci, by na moscě
Prazě, jehož Bóh snad nechá,
nebylo viděti Čecha:
hi mohlo sě birž státi,
by jich bylo nevidati.*

*Si Dieu avait bien voulu
 montrer qu'il avait entendu les demandes des chrétiens,
 si le roi de Bohême était ainsi,
 je crois bien que très vite,
 tous, les Lituaniens, les Tatares,
 comme on les appelle,
 les mahométans⁹⁷ ou les Prussiens,
 ou encore les Russes schismatiques
 auraient si peur de lui
 que, accueillant le Christ,
 ils abandonneraient leurs idoles.
 Et il pourrait aussi arriver,
 avec l'aide de ce roi, la chose suivante :
 les Allemands, qui sont ici des invités,
 mais veulent parvenir à ce que sur le pont à Prague
 (ce que Dieu ne permet pas),
 on ne voie pas un seul Tchèque,
 il se pourrait que bientôt,
 on ne les voie plus ici.*

C'est la référence au présent la plus directe de l'*Alexandréide*. Elle éclaire la mention des « invités » dans le discours de Darius cité plus haut. La combinaison des deux permet de mesurer qu'il s'agit bien d'une critique de la colonisation allemande et des groupes nouveaux menaçant la position dominante de la noblesse tchèque, en particulier parmi les élites urbaines. C'est une autre confirmation du message politique nobiliaire de l'œuvre. La liste de peuples païens est également intéressante : la présence des Lituaniens et des Prussiens évoque les campagnes d'Ottokar II auprès de l'ordre teutonique, mais ne permet pas de connaître l'opinion de l'auteur sur ces opérations.

Le livre V se termine peu après, et après une centaine de vers du livre VI, le texte devient de plus en plus partiel. Pour nombre des passages suivants, le manque de contexte empêche de fournir un commentaire pertinent. Deux épisodes importants pour le message nobiliaire et chevaleresque du roman peuvent toutefois être cités. Le premier est le bilan de son règne formulé par Darius sur son lit de mort, au livre VII⁹⁸. Il s'adresse à Dieu et lui demande en quoi il a mérité d'être assassiné par des traîtres malgré toute sa générosité. Il se demande s'il n'a pas douté pendant l'exercice de la justice, s'il s'est assez occupé des veuves ou s'il n'aurait pas failli dans la défense du droit des héritiers. Ce passage résume donc les caractéristiques du bon souverain : des cadeaux aux fidèles, la justice, la miséricorde, la défense des veuves, le fait d'assurer les droits de ses héritiers. Loin de promouvoir un « roi tchèque fort » comme cela a pu être écrit, l'*Alexandréide* demande un roi capable de respecter les privilèges de la

⁹⁷ Sur cette traduction de *Bersermené* par « mahométans », voir M. ŠVÁB, *Besermené a ti druzí v české Alexandréidě (K dataci skladby)* [Les *Besermené* et autres groupes dans l'*Alexandréide* tchèque (sur la datation de l'œuvre)], in: *Listy filologické* 113, 1990, p. 146–150.

⁹⁸ Fragment *BM*, v. 291–346.



noblesse, à travers l'irruption des « héritiers ». ⁹⁹ Le dernier passage important est le combat entre Alexandre et le roi indien Porus, au livre VIII. ¹⁰⁰ Il est mal conservé, mais le peu qui reste indique que l'auteur tchèque suit pour l'essentiel Gautier de Châtillon : Alexandre vainc Porus en combat singulier, mais reconnaît sa force, l'épargne et en fait son ami. Ce comportement entre ennemis est on ne peut plus chevaleresque.

Le résumé a permis de constater que l'*Alexandréide* formule un message social exclusiviste en promouvant la place de la noblesse tchèque en Bohême, tout en proposant un récit de chevalerie classique à bien des égards, inhabituel dans quelques autres. Il convient désormais de mettre en relation ces conclusions avec celles de l'historiographie pour se demander si l'*Alexandréide* fournit vraiment une preuve de la « non courtoisie » de la littérature tchèque.

L'INTERPRÉTATION DE LA CHEVALERIE ET DE LA COURTOISIE DANS L'HISTORIOGRAPHIE DE L'ALEXANDRÉIDE

Le point de vue traditionnel ¹⁰¹ s'appuie en grande partie sur la comparaison entre l'*Alexander* en haut-allemand d'Ulrich von Ezzenbach et l'*Alexandréide*. Cette comparaison est facilitée par le fait que les deux auteurs avaient le même modèle principal, à savoir l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon. Le premier est considéré comme « courtois » en ce qu'il présente de nombreuses aventures fantastiques, plusieurs fêtes de cour, donne une place importante aux femmes et à l'amour, et présente les batailles comme une série de joutes où chacun respecte le courage de l'adversaire. L'*Alexandréide*, au contraire, est considéré comme « non courtois ». Il reste dans un certain réalisme, ne présente qu'une seule fête de cour, ne donne que très peu de place aux femmes (nous l'avons vu, une seule bénéficie de l'attention du narrateur : la mère d'Alexandre, Olympias), et présente les batailles comme une mêlée collective, hormis les combats singuliers entre Alexandre et certains des adversaires. Ce contraste dans le degré de courtoisie se retrouve dans l'idéal chevaleresque donné par les deux œuvres. Reprenant l'interprétation de Josef Hrabák, ¹⁰² Wojciech Iwańczak considère ainsi que l'idéal de l'*Alexandréide* est celui des « chansons de geste des débuts du féodalisme occidental » alors que l'idéal de l'*Alexander* est celui des romans courtois du XIII^e siècle. Sans remonter jusqu'aux chansons de geste franques, les autres auteurs reconnaissent cette inversion chronologique : ils considèrent tous que l'*Alexandréide* correspond à une vision plus ancienne de la chevalerie, bien qu'il ait été écrit après l'*Alexander* dans la même région géographique et culturelle. Cette chevalerie ancienne aurait pour seul

⁹⁹ Les veuves et les héritiers sont des nouveautés de la version tchèque : voir *Galteri*, livre VII, v. 250–305.

¹⁰⁰ Fragment Š, v. 16–36 (nombreux vers manquants, et ceux qui restent sont en mauvais état).

¹⁰¹ Défendu, entre autres, par František Svejčkovský, in *Alexandreida*, p. 18–19 ; par IWAŃCZAK, *Po stopách*, p. 222–223, 226 ; et par THOMAS, *Anne's Bohemia*, qui n'effectue cependant pas une distinction trop rigide entre « chevaleresque » et « courtois » et utilise de manière interchangeable les adjectifs *prechivalric* et *precourtly*.

¹⁰² J. HRABÁK, *Česká středověká rytířská epika* [L'épopée chevaleresque tchèque médiévale], in: *Československé přednášky pro VII. Mezinárodní sjezd slavistů ve Varšavě*, Praha 1973, p. 159–167.



idéal le guerrier courageux et pieux, par opposition au chevalier courtois qui conserve ces qualités mais en ajoute de nombreuses autres, telles que le comportement à l'égard des femmes, les manières choisies, la beauté physique ou le port de vêtements à la mode. Toutes ces qualités sont au contraire mises en avant par Ulrich von Etzenbach.

Une autre différence souvent soulignée entre les deux romans concerne le degré d'« actualisation » du récit. Ulrich von Etzenbach, comme c'était habituel dans l'art médiéval, adaptait le récit antique à son temps sur le plan culturel : l'équipement, les techniques militaires, le déroulement des fêtes, entre autres, se rattachent bien plus au XIII^e siècle qu'à l'Antiquité. Cependant, il ne renvoyait pas explicitement à la réalité de son temps en dehors de la dédicace, où il fait l'éloge du roi de Bohême, et de quelques autres références à son mécène.¹⁰³ L'auteur de *l'Alexandréide*, au contraire, pratique l'actualisation de manière bien plus intense. Eduard Petrů, spécialiste de littérature en vieux-tchèque et éditeur de plusieurs romans de chevalerie, écrit ainsi¹⁰⁴ que la matière d'Alexandre ne constitue pour l'auteur qu'un prétexte à décrire son présent de manière métaphorique. Les renvois aux enjeux de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècle sont en effet plus explicites dans la version tchèque. Les passages pointant la nécessité pour le roi de Bohême de limiter l'expansion des Allemands, en rupture avec le reste du récit,¹⁰⁵ ont frappé les chercheurs à cet égard. Les vers 1390–1391 sont également très souvent cités à l'appui de cette actualisation : dans un discours à ses chevaliers, Alexandre désigne certains par leur nom et cite « Radvan », « Mladota », « Jan », « Radota », des noms slaves qui contrastent avec les noms grecs du reste de l'histoire. Cette occurrence reste cependant isolée, aucun autre nom slave n'apparaît, ni d'ailleurs aucun nom de simple soldat hors de ce passage. Il pourrait s'agir d'une référence précise au contexte d'écriture qui nous échappe.

La troisième différence relevée par l'historiographie combine les deux précédentes et concerne le but de chacun des romans. Alors que celui d'Ulrich vise principalement le divertissement et s'adresse à un public courtois friand d'aventures, le roman tchèque viserait plutôt l'édification, faisant abstraction de tous les passages courtois, et s'adresserait à un public moins cultivé, peu au courant des modes courtoises.

Alfred Thomas¹⁰⁶ va plus loin encore que les historiens tchèques, puisqu'il considère que le rejet de la culture courtoise est une caractéristique partagée par toute la littérature tchèque du Moyen Âge, le début du XV^e siècle inclus, alors que ces derniers considèrent les romans de chevalerie tchèques de la seconde moitié du XIV^e siècle et du début du XV^e comme étant au moins en partie courtois.

Les aspects de *l'Alexandréide* relevés plus haut permettent de constater que cette interprétation est fondée sur des arguments valables, mais doit être nuancée. L'ab-

103 Les vers 14691–14720 font l'éloge d'Alexandre en insistant sur sa jeunesse et le fait que celle-ci lui a attiré beaucoup d'ennemis, en ajoutant qu'il existe seulement « un prince » qui puisse lui être comparé. L'allusion à la situation de Venceslas II au début de son règne est assez claire.

104 E. PETRŮ, *Vzdálené hlasy: studie o starší české literatuře* [Des voix lointaines : études sur l'ancienne littérature tchèque], Olomouc 1996, p. 19.

105 Le discours de Darius et les remarques du narrateur à l'occasion des fêtes à Babylone. Voir *supra*.

106 THOMAS, p. 110–124.



sence de l'amour courtois est aussi frappante qu'indéniable. Seules deux femmes sont abordées avec quelque attention. La première, Olympias, seule figure féminine positive, est présentée comme une épouse vertueuse parfaite, et la notion d'amour ne la concerne absolument pas. Quant à Hélène, sa beauté est négative : les guerres déclenchées en son honneur n'avaient aucun sens, selon l'auteur tchèque. Mais tous les éléments autres que l'amour courtois sont susceptibles de nuance. Le problème du divertissement, tout d'abord : l'*Alexandréide* se présente certes comme une œuvre sérieuse et moraliste, mais le divertissement n'est pas pour autant absent. Ainsi, une grande partie du roman est consacrée à la description de pays lointains et exotiques, aux richesses extraordinaires. La description des batailles ne fait pas l'économie des mises en scène spectaculaires. L'appréciation habituelle sur les combats peut elle aussi être relativisée. L'*Alexandréide* porte certes à quelques reprises une attention aux malheurs subis par les simples soldats, mais les batailles restent avant tout une succession de joutes, et les combats singuliers occupent l'essentiel des passages consacrés à la guerre, comme chez Ulrich von Etzenbach ou Gautier de Châtillon. La désapprobation des fêtes courtoises et des tournois ne ressort pas aussi clairement de la lecture de l'*Alexandréide* que ce qui a pu être écrit. Enfin, le fait d'actualiser l'intrigue ne signifie pas que l'on s'adresse à un public sans culture courtoise. La diminution du nombre de citations des auteurs classiques découle naturellement du passage à une langue vernaculaire et n'a surtout aucun lien avec une éventuelle insensibilité à la courtoisie. En outre, les nouveautés de l'auteur tchèque s'adressent exclusivement à un public courtois choisi : les discours en direction de la noblesse ou la référence aux campagnes d'Ottokar II signalent que l'on est en présence d'une littérature d'élite destinée à un lectorat très limité, ce qui est la caractéristique essentielle de la culture courtoise.

Même en tenant compte de ces nuances, cette analyse souffre d'une importante faiblesse : celle qui consiste à rendre la comparaison chronologique en supposant que l'*Alexandréide* reflète un idéal chevaleresque « traditionnel » face à un idéal courtois « post-classique ». Or, on voit mal comment cela serait possible, étant donné que la chevalerie précourtoise n'est jamais parvenue en Bohême et que la littérature courtoise était implantée dans le pays depuis plus d'un demi-siècle. De plus, chez certains auteurs comme Wojciech Iwańczak, cette chevalerie traditionnelle, liée à la croisade, aurait comme premières valeurs le courage et la piété.¹⁰⁷ Cette définition, conforme à une historiographie plus ancienne, ne s'accorde pas avec les analyses actuelles de l'historiographie française ou britannique. Dominique Barthélémy s'est justement occupé de cette chevalerie précourtoise et pose au contraire une opposition, non pas entre chevalerie et religion, mais entre chevalerie et injonctions de l'Église à destination des guerriers. La première naît en marge des secondes et n'est pas compatible avec l'idéal du croisé.¹⁰⁸ Richard W. Kaeuper va dans le même sens en soulignant que la chevalerie dialogue avec les demandes de l'Église tout au long du Moyen Âge sans jamais s'y conformer complètement.¹⁰⁹ Pour ces auteurs, l'essentiel dans la chevalerie,

107 IWAŃCZAK, p. 223.

108 D. BARTHÉLÉMY, *La chevalerie de la Germanie à la France du XIIIe siècle*, Paris 2012, p. 358-360.

109 KAEUPER, p. 264-310.



qu'elle soit précourtoise ou courtoise, c'est l'admiration de la prouesse individuelle, dans les tournois comme dans les batailles. Or, les exemples abondent pour montrer que l'*Alexandréide* correspond pleinement à ce modèle et s'inscrit donc tout à fait dans le genre du roman de chevalerie (roman courtois aussi donc, puisque le roman de chevalerie est dès son origine indissociable de la culture courtoise).

Plusieurs éléments viennent à l'esprit pour expliquer pourquoi cette interprétation s'est imposée. Premièrement, l'origine de la comparaison entre les deux romans d'Alexandre se situe dans le débat du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle sur la valeur de la littérature médiévale tchèque et son degré de dépendance à la littérature allemande. Les chercheurs allemands, à commencer par Wilhelm K. Titz en 1881,¹¹⁰ repris par Hans Holm Bielfeldt en 1951¹¹¹ insistaient sur la dépendance de l'*Alexandréide* à l'*Alexander* d'Ulrich et niaient tout travail original de l'auteur tchèque. En réponse, les historiens tchèques comme Leopold Zatočil¹¹² ont souligné l'originalité de l'*Alexandréide* et la créativité de son auteur. Ce débat, même s'il est dépassé depuis une cinquantaine d'années grâce à une meilleure compréhension de la place de l'auteur et de ses modèles dans la littérature médiévale, a pu laisser son empreinte en ce qu'il conduisait à exagérer les différences entre les deux romans. Pourtant, hormis les cas évidents de la matière et du modèle latin, ils ont beaucoup en commun : tous deux s'adressent à la noblesse de Bohême, tous deux cherchent à combiner la narration aux appréciations morales qu'il convient d'en tirer, et tous deux placent la réussite dans le métier des armes au sommet de l'échelle des valeurs.

La seconde explication possible vient de l'influence de la *Chronique de Dalimil*. Comme ce sera exposé en détail plus bas, ce texte produit à la même époque que l'*Alexandréide* et qui en est proche idéologiquement construit l'image d'une nation nobiliaire tchèque originellement attachée aux traditions guerrières et très crainte de ses adversaires, mais ensuite affaiblie, voire efféminée, par les modes venues d'Allemagne, en particulier les distractions. Dès lors, le risque est de prendre cette argumentation pour une description fidèle du passé alors qu'elle se rapporte au présent, et d'en déduire que les premiers textes de la littérature laïque tchèque se réfèrent à un passé réel dans leur combat contre le transfert de la culture chevaleresque.

Pour terminer l'analyse du roman, on peut reprendre en la reformulant la conclusion de Jan Lehár¹¹³ qui considère qu'en raison de l'absence d'amour courtois, l'*Alexandréide* est une œuvre « de cour, mais non courtoise ». Si l'on considère, comme on le fait depuis le début de cet article, que la culture courtoise ne se résume pas à une conception des rapports amoureux, mais renvoie à un ensemble d'éléments de dis-

110 W. K. TITZ, *Ulrich von Eschenbach und der Alexander Bohemicalis*, in: *Jahresbericht der Les- und Redehalle der deutschen Studenten in Prag 1880-1881*, Prag 1881.

111 H. H. BIELFELDT, *Die Quellen der alttschechischen Alexandreis*, in: Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Veröffentlichungen des Forschungsinstituts für Slawistik 1, 1951.

112 L. ZATOČIL, *K otázce závislosti staročeské Alexandreidy na skladbě Ulricha z Eschenbachu* [La relation entre l'*Alexandreide* tchèque et le poème d'Ulrich von Eschenbach], in: *Časopis pro moderní filologii* 27, 1941.

113 J. LEHÁR, *Nejstarší česká epika — Dalimilova kronika, Alexandreida, první veršované legendy* [Les débuts du genre épique tchèque : la chronique de Dalimil, l'*Alexandréide*, les premières légendes versifiées], Praha 1992, p. 90.



inction culturelle, on dira plutôt que l'*Alexandréide* relève de la culture courtoise dans la mesure où il est un roman de chevalerie qui ne peut s'adresser qu'à un public de cour et promeut une exclusivité sociale de la chevalerie, tout en faisant abstraction de l'amour courtois, élément certes important mais non essentiel dans cette culture.¹¹⁴ Encore une fois, il ne s'agit pas d'affirmer que toutes les analyses des spécialistes de l'*Alexandréide* seraient « fausses » d'un point de vue littéraire, mais plutôt de constater que l'historien ne peut ni en déduire avec certitude qu'il existait un mouvement de résistance de la société tchèque à la chevalerie occidentale courtoise, ni repérer un attachement à une « chevalerie traditionnelle », à la vérité insaisissable. De plus, la possibilité qu'un passage perdu contredise toute la conception de la chevalerie ou de l'amour qu'on attribuait à l'auteur ne peut pas être exclue.¹¹⁵ Il reste à analyser l'autre texte servant de base à cette théorie de la résistance culturelle, la *Chronique de Dalimil*.

LA CHRONIQUE DE DALIMIL, UN TEXTE IMPRÉGNÉ DE VALEURS CHEVALERESQUES¹¹⁶

En raison de son genre littéraire, la *Chronique de Dalimil* est plus facile à interpréter historiquement que l'*Alexandréide* : l'auteur parle souvent en son propre nom et ses opinions sont clairement exposées. La chronique est en effet un genre plus favorisé que le roman par les auteurs souhaitant délivrer un message politique ou social. L'analyse de son point de vue sur la chevalerie mènera donc à des conclusions plus assurées que pour l'*Alexandréide*, en dehors du fait que le texte est conservé en entier.

Le problème de la « résistance tchèque à la culture courtoise » se pose dans les mêmes termes que pour l'*Alexandréide*, puisque l'historiographie traditionnelle y applique le même jugement.

UN REJET DE LA CULTURE COURTOISE ?

Un aspect très caractéristique de cette chronique, relevé depuis longtemps par les chercheurs tchèques et récemment par Éloïse Adde,¹¹⁷ concerne sa position sur la culture chevaleresque. A plusieurs reprises, l'auteur anonyme, mais que nous ap-

¹¹⁴ M. FERRER, *State Formation and Courtly Culture in the Scandinavian Kingdoms in the High Middle Ages*, in: *Scandinavian Journal of History*, n°37, 2012, p. 1-22, qui traite également dans un autre espace géographique la problématique du transfert de la culture courtoise, va dans le même sens, p. 1 : *I will underline, however, that in a historical perspective the appearance of courtly love is not the most important feature. The point of view of the historian is that courtliness is first and foremost a certain kind of behaviour that was a source of prestige among the upper strata of medieval society.*

¹¹⁵ Les passages conservés ne sont pas nécessairement les plus importants aux yeux des contemporains. Leur sélection reflète plutôt en partie le hasard et en partie les intérêts de copistes plus tardifs. ADDE, *La Chronique de Dalimil*, p. 54, rappelle par exemple la probable influence du passage perdu de l'*Alexandréide* sur les Amazones.

¹¹⁶ Ibidem pour l'édition. Contrairement à ce qui est le cas pour l'*Alexandréide*, la *Chronique de Dalimil* est disponible en français, on ne rappellera donc pas son contenu général.

¹¹⁷ *La chronique de Dalimil*, p. 23, 55, 66-67.



pellerons Dalimil par commodité, critique les modes importées de l'étranger et en particulier les divertissements courtois venus d'Allemagne, tout en étant lui-même imprégné de culture chevaleresque. Des historiens de la Bohême comme Wojciech Iwańczak¹¹⁸ en déduisent que la *Chronique de Dalimil* traduit une méfiance de la noblesse tchèque vis-à-vis de la chevalerie occidentale. On trouve par exemple une critique du tournoi dans cet extrait du chapitre 79, qui fait suite à un passage où Dalimil expliquait que le tournoi avait été apporté en Bohême par l'Allemand Hoger :

*Je n'arrive pas à savoir
si quelqu'un saurait me dire
pourquoi les Tchèques devinrent semblables à de simples sujets
dès lors qu'ils connurent la joute et le tournoi.
Quand ils commencèrent à s'adonner aux tournois,
Ils devinrent des crapules incapables de partir en guerre.
Bien qu'excellents au tournoi, certains se révèlent très mauvais au combat !
Je ne dis pas qu'il en aille ainsi de tous les tournoyeurs,
cependant j'en connais beaucoup de tels.*¹¹⁹

Le point de vue de Dalimil sur les tournois est donc effectivement critique, car ils constituent une mode étrangère amenée par un Allemand dans le pays tchèque, mais avec une nuance : ce ne sont pas tous les tournoyeurs qui sont concernés. D'ailleurs, au chapitre 89, il semble plutôt donner une vision positive de ce sport, dans la mesure où il permet de faire la promotion de sa patrie :

*Le sire Jean de Michalovice s'illustra alors outre-Rhin, jusqu'à Paris
en participant à des tournois et rentra honoré de tous dans son pays.*¹²⁰

On ne peut donc pas parler d'une condamnation absolue du tournoi chez Dalimil, mais plutôt d'une ambiguïté. L'autre élément sur lequel on peut s'appuyer pour affirmer que Dalimil se méfie de la culture courtoise est sa critique des divertissements, cette fois récurrente et sans appel. Le chapitre 98, intitulé « Des mauvaises mœurs des seigneurs tchèques », est le plus significatif à cet égard. Ce passage est l'un des plus importants de la chronique, puisqu'il aborde la révolte des villes en 1309,¹²¹ laquelle est sans aucun doute l'événement déclencheur de la rédaction de l'œuvre. Le fait que Dalimil y rappelle sa critique des divertissements, déjà formulée auparavant, indique l'importance qu'il accorde à cette dégradation des mœurs. Les vers concernés sont les suivants :

*A cause de ce mauvais exemple, ils ne respectent plus leur langue
et attendent que jouer aux dés leur rapporte la gloire.
Ils se mirent alors à disputer des tournois sans sangle*

¹¹⁸ *Po stopách*, p. 36.

¹¹⁹ *La chronique de Dalimil*, p. 366.

¹²⁰ *Ibidem*, p. 381.

¹²¹ *Ibidem*, p. 39-40.



*pendant que des demoiselles leur apportaient des biscuits.
Ils se mirent au service de dames étrangères.
Il y avait pis encore que cela, mais je répugne à en parler.
Ainsi les seigneurs se divertissaient
et saccageaient les domaines des plus faibles.
Il n'y avait personne pour faire respecter le droit,
ni pour restaurer l'honneur de la Bohême.
Alors que les seigneurs répandaient le jeu de dés et le tournoi,
les bourgeois s'entretenaient à leur sujet avec des [étrangers]¹²²*

De nouveau, Dalimil critique une forme de tournoi. Il est difficile d'interpréter les termes « sans sangle » (*bez popruhóv*, le terme signale spécifiquement une sangle d'équitation). Si l'on se rappelle du passage précédemment cité sur les tournoyeurs incapables de combattre dans des conditions réelles, Dalimil désigne peut-être par ce biais un tournoi insuffisamment sérieux, trop éloigné des véritables batailles. Une sangle pour mieux s'attacher à son cheval serait inutile puisqu'on ne porte pas de vrai coup. Cette hypothèse est appuyée par le lien entre le tournoi et le jeu de dés présent dans ces vers. Ce sont des divertissements sans importance et caractérisés par la paresse que Dalimil fustige ici. On doit toutefois rappeler à cette occasion que la Bohême n'a jamais connu le tournoi sous une autre forme que celle du divertissement courtois sans lien direct avec l'entraînement à la guerre. Dans sa condamnation du tournoi sans sérieux, Dalimil ne peut donc s'appuyer sur aucune tradition tchèque réelle.¹²³ De plus, les tournois de Jean de Michalovice, pour autant que le poème d'Henri de Freiberg permet de les connaître, étaient eux aussi des joutes dont le déroulement semble avoir été écrit à l'avance, et aucunement un exercice réellement risqué préparant au combat. Or, si Dalimil avait voulu dénigrer sans équivoque le tournoi, rien ne l'aurait empêché de passer sous silence l'épopée de Jean de Michalovice ou de la modifier, puisque le récit fidèle du passé laisse la place au propos moral et politique dans sa chronique. Pour résoudre cette apparente contradiction avec sa condamnation pourtant explicite des joutes, il faut revenir au propos principal de Dalimil, qui cherche à définir les nobles comme les défenseurs du royaume de Bohême au-delà des intérêts particuliers, raison pour laquelle leur activité principale doit être de siéger au conseil.¹²⁴ Dans cette construction, les jeux de dés et les tournois sans sangle sont des phénomènes dramatiques parce qu'ils amènent les nobles à négliger le pays au profit de leur distraction personnelle.¹²⁵ La chevauchée de Jean de Michalovice échappe à cette critique, puisqu'elle avait pour but d'apporter la gloire à la Bohême et non de

122 Ibidem, p. 392.

123 Ce n'est pas étonnant, puisque la référence au passé dans la chronique de Dalimil, comme dans nombre d'autres textes médiévaux, est avant tout une figure rhétorique au service d'un discours portant sur le présent : Ibidem, p. 185-186.

124 Ibidem, p. 190-193.

125 C'est aussi le cas de la chasse et de la passion pour les chiens de chasse, sévèrement condamnées par Dalimil au chapitre 75, selon un schéma argumentatif très similaire à celui employé dans les chapitres 79 et 98, à la différence qu'il ne lie pas explicitement cette pratique à une influence allemande.



satisfaire seulement l'intérêt particulier de ce seigneur, elle ne relève donc plus du divertissement au sens où l'entend Dalimil.

La présence de « demoiselles » apportant des biscuits pourrait faire penser, quant à elle, que Dalimil dénonce l'amour courtois, ou du moins une version frivole de cet amour. Ce serait une nouvelle preuve d'une résistance de la noblesse tchèque à la culture courtoise. Cette interprétation est soutenue par la dénonciation des vêtements courtois à la mode qui suit directement la description de l'importation des tournois, au chapitre 79. Mais comme pour les tournois, la chronique est bien plus ambiguë sur ce sujet. Dans les vers 22 à 112 du chapitre 40,¹²⁶ en effet, Dalimil montre au contraire qu'il ne répugne pas à reproduire *in extenso* un récit d'amour courtois. Il prétend le tirer d'une « chronique allemande », source dont la trace n'a pas été retrouvée. Selon cette histoire, un comte d'Aldenbourg, n'osant pas demander en mariage la fille de l'empereur malgré un amour réciproque, se serait enfui avec elle pour vivre dans un château isolé qu'il avait fait construire pour l'occasion. Tombant dans un piège tendu par un envoyé de l'empereur, ils sont découverts cinq ans plus tard, et sont sur le point d'être capturés, quand l'amante intervient en criant :

*Sachez que je refuse de vivre sans celui que j'aime.
Si vous ne me tuez pas, je me tuerai moi-même (v. 105–106).*

Grâce à cet acte désespéré, les deux amants sont graciés. Ce long récit, qui forme l'une des rares digressions du chroniqueur qu'on ne peut rattacher d'une manière ou d'une autre à son propos politique, semble bien à même de réfuter toute affirmation péremptoire selon laquelle Dalimil rendrait compte d'une résistance à l'amour courtois. Certes, il réprouve l'amour extra-conjugal et excessif, qui livre les amants à un « comportement dépravé »,¹²⁷ d'autant plus lorsqu'il est clandestin, mais cela n'est pas étranger à la littérature courtoise, qui est loin de faire systématiquement l'éloge de l'adultère comme le voudrait une présentation concentrée sur une partie de la production littéraire, mais propose au contraire des idéaux amoureux divers incluant souvent l'éloge du mariage s'il est couronné par un amour sincère.¹²⁸ Ce qui est fondamental dans l'amour courtois selon Rüdiger Schnell, c'est « l'exclusivité de la relation amoureuse », qu'elle soit adultérine ou conjugale.¹²⁹ En ce sens, le récit proposé par Dalimil est bien courtois. La fin du récit est significative : la fille de l'empereur obtient la grâce de son père en exposant l'excès de son amour (et sa fidélité) dans une situation extrême où elle aurait pu sauver sa propre vie sans prendre un tel risque. Dalimil met en scène la victoire d'un amour passionné sur toutes les autres valeurs, puisque l'amante avait bafoué l'amour filial en exprimant sa joie lors de la fausse annonce de la mort de son père.

¹²⁶ Ibidem, p. 294–296.

¹²⁷ *Ibid.*, v. 36, p. 295.

¹²⁸ R. SCHNELL, *L'amour courtois en tant que discours courtois sur l'amour*, in: *Romania* 110, 1989, p. 72–126, rappelle la contradiction entre les chercheurs qui définissent l'amour courtois comme essentiellement adultérin et ceux qui le définissent comme essentiellement conjugal.

¹²⁹ Ibidem, p. 87.



Le chapitre 40 n'est pas le seul qui prouve que la littérature courtoise fait partie intégrante de l'univers de Dalimil. Deux autres références indiquent en effet que ses lectures dans ce domaine sont étendues. Au chapitre 52, il compare l'épée d'un certain Beneda à l'épée de Roland, Durandal,¹³⁰ et au chapitre 87, Hynek de Dubá, l'un des principaux héros de Dalimil, est surnommé pour sa force terrifiante et sa bravoure « Dietrich de Bern ».¹³¹ La culture de Dalimil s'étend donc aux chansons de geste et aux romans courtois.

Il est ainsi possible de conclure que Dalimil, si l'on considère l'ensemble de sa chronique et non des passages isolés, ne propose pas de réquisitoire systématique contre la culture courtoise. Cette dernière est en fait un élément important de sa culture littéraire et donc des sources de la chronique. Ce qu'il réfute sans ambiguïté, ce sont les modes d'origine étrangère¹³² et les divertissements qui ramollissent les seigneurs tchèques, or cela ne se confond qu'avec certaines composantes de la culture courtoise, pas avec un bloc courtois, à supposer qu'elle en constitue un. Si le traitement des pratiques courtoises par Dalimil est variable, ce n'est pas le cas des valeurs fondamentales de la chevalerie, qui sont omniprésentes dans son œuvre.

L'OMNIPRÉSENCE DE LA CHEVALERIE DANS LA CHRONIQUE DE DALIMIL

L'auteur de la *Chronique de Dalimil* met en œuvre un véritable culte de la prouesse qui va en s'accroissant à mesure que le texte avance chronologiquement et qu'il devient possible de nommer des représentants de grandes familles nobles connues de l'auteur. Cet aspect est si présent qu'on pourrait sans la dénaturer comparer la *Chronique de Dalimil* aux chroniques de Froissart écrites bien plus tard : alors que les secondes visent à décrire une compétition pour la prouesse entre les Français et les Anglais,¹³³ la première cherche à montrer que les prouesses des Tchèques sont supérieures à celles des Allemands, lesquels sont au contraire des traîtres et des lâches.¹³⁴ La différence est bien sûr importante dans la mesure où Froissart recherche l'impartialité, alors que Dalimil milite pour l'un des camps en présence. Mais la comparaison peut être éclairante dans la mesure où, chez Dalimil également, la prouesse est un élément essentiel du récit et le meilleur moyen pour un noble (et pour une nation) de se distinguer glorieusement.

La première remarque sur la prévalence de la chevalerie et de la prouesse dans la *Chronique de Dalimil* concerne les termes utilisés. D'après l'analyse lexicométrique conduite par Éloïse Adde, en effet, le monde de la noblesse et de la chevalerie est l'un des trois grands thèmes qui se dégagent dans la liste des mots à haute fréquence. En particulier, le terme désignant l'honneur (*čest*) n'apparaît pas moins de 46 fois et l'adjectif « courageux » (*udaten*) 24 fois. Les techniques de combat de la chevalerie

130 ADDE, *La chronique de Dalimil*, p. 313.

131 Ibidem, p. 380.

132 Comme les vêtements courtois, cités juste avant le tournoi au chapitre 79, qui eux sont condamnés sans appel.

133 J.-M. MOEGLIN, *Froissart, le métier d'historien et l'invention de la guerre de Cent Ans*, in: *Romania* 124, 2006, p. 429-470.

134 ADDE, *La chronique de Dalimil*, p. 118-123, sur cette image des Allemands.

ne sont pas en reste, avec la présence à 32 reprises du cheval (*koň*) et à 25 reprises de l'épée (*meč*).¹³⁵ Mais pour préciser cette appréciation, il faut s'attarder sur les récits de prouesse eux-mêmes.

On en compte plusieurs dizaines dans la *Chronique de Dalimil*, de longueur et d'importance inégales. Le premier personnage qui accomplit une prouesse est saint Venceslas. À l'image de la nouvelle vague de l'hagiographie venceslasienne, représentée par les légendes *Ut annuncietur* et *Oriente iam sole*, qui datent du milieu du XIII^e siècle,¹³⁶ Dalimil présente Venceslas à la fois comme un saint possédant des qualités religieuses et comme un souverain-chevalier au courage remarquable. Le récit du chapitre 30 combine ces caractéristiques. Confronté à Radislav, l'agressif duc de Zlilcov, Venceslas le provoque en duel afin d'éviter toute effusion de sang dans les deux armées. Radislav, « honteux », doit accepter. Mais le combat n'a finalement pas lieu, car Radislav remarque que Venceslas « [...] portait une croix en or sur le front / et qu'il était flanqué de deux anges ». ¹³⁷ Venceslas s'est comporté à la fois en pacificateur et en chevalier audacieux. Dalimil avait d'ailleurs précisé plus haut que Venceslas, dans cet épisode, s'était comporté à l'opposé de ce qu'aurait fait un « lâche ». ¹³⁸ Sans modifier le caractère pacifiste du personnage, puisqu'il refuse de verser le sang même pour se défendre face à la tentative d'assassinat de son frère, ¹³⁹ Dalimil pare donc saint Venceslas d'une qualité chevaleresque essentielle, le courage devant l'ennemi.

Ce n'est toutefois pas ce passage qui permet de parler d'une « débauche de [...] prouesses »¹⁴⁰ dans la *Chronique de Dalimil*, mais l'accumulation de louanges à propos des performances martiales des nobles tchèques (à l'exclusion la plupart du temps du souverain). Plusieurs de ces prouesses sont accompagnées de l'attribution de nouvelles armoiries à la famille du héros, ce qui est un autre signe de la présence de la culture chevaleresque.¹⁴¹ Les premiers récits de prouesses de nobles, au chapitre 49, sont liés au siège de Milan de 1058 : Odolen de Chýše (v. 36–37) trouve un gué permettant de traverser la rivière, ce qui « rendit célèbre toute sa lignée », et les membres de la famille des Poděbrady « reçurent du duc une échelle sur leur bouclier » (v. 60) pour avoir eu le courage de gravir les premiers les murs de Milan. Un peu plus loin, Zderad, personnage tiré de la chronique de Cosmas, est célébré pour s'être jeté au milieu des Saxons pour défendre le fils du duc.¹⁴² La prochaine série de prouesses se trouve aux chapitres 60 et 62. Dans le premier (v. 89–94), le jeune Dětríšek de Buzice, « homme illustre, bon et vraiment exemplaire », bénéficie d'une légende héraldique mettant en scène sa performance contre un sanglier, avant une description de sa mort

135 Ibidem, p. 14.

136 Sur cette datation, voir J. LUDVÍKOVSKÝ, *Václavská legenda XIII. století »Ut annuncietur«*, její poměr k legendě »Oriente« a otázka autorství [La légende de saint Venceslas du XIII^e siècle *Ut annuncietur*, son rapport avec la légende *Oriente* et la question de l'auteur], in: *Listy filologické* 78, 1955, p. 196–209.

137 ADDE, *La chronique de Dalimil*, p. 278.

138 Ibidem, p. 277.

139 Ibidem, p. 281.

140 Ibidem, p. 164.

141 Ibidem, p. 57–60.

142 Ibidem, chapitre 52, p. 314.



héroïque.¹⁴³ Dans le second, l'éloge a un caractère chevaleresque tout aussi prononcé, d'autant qu'il concerne un petit noble extérieur aux grandes familles, ce qui évoque la capacité de la prouesse à effacer symboliquement les différences à l'intérieur de la noblesse (v. 13-16) :

*C'est Georges, le fils de Stanislav, qui arrêta seul les Hongrois
et permit à tous les Tchèques d'échapper à la mort.*

*Le valeureux jeune homme réalisa une véritable prouesse face aux Hongrois
et fit montre d'un héroïsme sans pareil.*

Suit une autre légende héraldique à propos de Georges.¹⁴⁴ Hormis la mention au chapitre 71 de Chval, qui lors d'une bataille contre les Allemands « compta parmi les meilleurs » et obtint pour cela un écot sur son bouclier,¹⁴⁵ c'est à partir du chapitre 87 qu'on observe une concentration des prouesses. Ctibor de Lipnice, Jaroslav de Jablonné, Mutina de Skuhrov, Mutina de Vřešřov, Tasse de Wiesemburk, Peltram de Zebín, Hynek de Dubá,¹⁴⁶ Smil, fils de Hoger,¹⁴⁷ Jean de Vartemberk, Henri de Lipá, Beneš de Velešřín,¹⁴⁸ Guillaume Zajíc de Valdek,¹⁴⁹ Plichta de Žirotín,¹⁵⁰ Ctibor d'Uhersko,¹⁵¹ Guy fils de Hoger et un certain Kamýk¹⁵² sont loués successivement, avec une insistance variable. Il faut y ajouter les nombreuses mentions de la bravoure des Tchèques considérés collectivement, du début à la fin du texte.

Si la prouesse est essentielle dans la *Chronique de Dalimil*, ce n'est pas que par sa présence quantitative. Elle est un instrument important dans la construction par l'auteur de l'identité de la noblesse tchèque. Il souhaite dresser le portrait d'une noblesse unie et homogène, sans représenter les conflits internes ni les différences de richesse ou de pouvoir.¹⁵³ Ce nivellement a lieu entre autres par le biais de la prouesse. Les éloges s'appliquent en effet aussi bien à des membres de grandes familles qu'à des petits nobles (Georges fils de Stanislav, Ctibor d'Uhersko, Mutina de Skuhrov, Mutina de Vřešřov, Kamýk). On retrouve ainsi l'idée que la noblesse peut être fédérée par les valeurs de la chevalerie, dont nous avons déjà indiqué qu'elle existe aussi dans les pays allemands.

À côté de la prouesse, l'adoubement, autre fait culturel chevaleresque important, est mentionné dans la chronique, mais seulement à une reprise, au chapitre 89, v. 14-15.¹⁵⁴ Signalons toutefois le fait, invisible dans la traduction française, que Dalimil utilise plutôt une expression proche de « faire chevalier » (*mnoho rytieřův učini-*

143 Ibidem, p. 331.

144 Ibidem, p. 334-335.

145 Ibidem, chapitre 71, v. 47-49, p. 352.

146 Ibidem, chapitre 87, p. 378.

147 Ibidem, chapitre 90, v. 43-44, p. 384.

148 Ibidem, chapitre 92, p. 385.

149 Ibidem, chapitre 94, v. 33-34, p. 388.

150 Ibidem, chapitre 95, v. 9-12, p. 389.

151 Ibidem, chapitre 96 v. 33-34, p. 388.

152 Ibidem, chapitre 101, v. 3-4 et 7, p. 396.

153 Ibidem, p. 158-164.

154 Ibidem, p. 381.

chu) et ne connaît pas de mot spécifique désignant l'adoubement comme le tchèque actuel (*pasováni*).

Un ajout important à l'évaluation de la prouesse dans la *Chronique de Dalimil* est la *Nota od pana Viléma Zajiece*. Ce court poème est très proche idéologiquement de la chronique, au point qu'il pourrait en être une annexe, même si rien ne permet de supposer que l'auteur serait le même.¹⁵⁵ Il contient un éloge funèbre du chevalier Guillaume Zajíc de Valdek suivi, dans l'un des manuscrits,¹⁵⁶ d'un manifeste anti-allemand. Dès la première strophe, le héros est défini comme *přítel českého jazyka* (ami de la langue tchèque), ce qui reprend l'appréciation de la *Chronique de Dalimil* sur ce seigneur. Sa première qualité est celle d'avoir défendu vaillamment toute sa vie le pays tchèque contre les Allemands. Ces derniers, au contraire, sont des lâches et doivent recourir à des stratagèmes déloyaux contre lui, comme le montrent les v. 36-40 :

*C'est pourquoi les Allemands complotèrent,
tendirent un piège
par lequel ils tuèrent Zajieček [diminutif de Zajíc]
afin de prendre le pouvoir en Bohême.¹⁵⁷*

Cette opposition entre Guillaume Zajíc et la ruse est directement tirée de la *Chronique de Dalimil*, chapitre 94, v. 34-35 :

*Alors Guillaume Zajíc, qui était de cœur très courageux
et mettait, sans ruse aucune, sa langue au-dessus de tout*

Tout comme la *Chronique de Dalimil*, la *Nota od pana Viléma Zajiece* illustre le poids des valeurs chevaleresques dans la noblesse tchèque en train de se construire et le lien établi entre tchéquité et prouesse martiale parmi les écrivains de ce milieu.

UNE SEULE VÉRITABLE INCOMPATIBILITÉ ENTRE LA CHEVALERIE ET LA CHRONIQUE DE DALIMIL : LE NATIONALISME

S'il est indéniable que la *Chronique de Dalimil* est imprégnée de valeurs chevaleresques, y compris courtoises, elle ne correspond pas à un élément important de cette éthique, qui est son caractère « interrégional ».¹⁵⁸ Certes, aux XIV^e et XV^e siècles, dans le cadre de la construction des États, il est généralement acquis que la chevalerie s'exprime mieux au service du monarque et du pays,¹⁵⁹ mais comme l'illustre le

155 Cette proximité était connue au XV^e siècle, puisque la chronique et la *Nota* ont été recopiées dans le même codex à deux reprises : LEHÁR, *Česká středověká lyrika*, p. 49.

156 Ibidem, p. 54.

157 *Pro to sú sě Němci sřekli,
svá tenata sú polékli,
v nich Zajiečka zadrželi,
aby v Čechách mocni bvli*

158 BARTHÉLÉMY, p. 290.

159 KAEUPER, *Chivalry*, p. 263.



« palmarès » que compte établir Froissart, l'évaluation de la prouesse dépasse toujours les frontières régionales. Un chevalier qui a accumulé une grande quantité de capital social par la guerre et les tournois peut voir ses performances reconnues partout dans l'Europe latine, dans le cercle sélectif de la sociabilité chevaleresque. Dalimil, qui cherche à forcer le trait pour opposer de manière binaire les Allemands aux Tchèques,¹⁶⁰ ne pouvait logiquement pas souscrire à une vision internationale de la chevalerie. Seules les prouesses des Tchèques sont mises en scène dans la chronique. Il est vrai que leurs prouesses sont parfois reconnues par les étrangers, notamment aux v. 19–26 du chapitre 82, lorsqu'Alphonse X de Castille, à l'occasion de son élection comme roi des Romains, donne de nouveaux symboles héraldiques à trois seigneurs tchèques. Le cas déjà cité de Hynek de Dubá va dans le même sens, puisque ce sont les Allemands qui l'affublent du surnom de Dietrich de Bern. Il en va de même pour les vers, nombreux, qui mettent en scène la réputation guerrière collective des Tchèques auprès des Allemands ou des Milanais. Toutes ces remarques s'appliquent également à la *Nota od pana Viléma Zajiece*.

Ainsi, Dalimil laisse ouverte la possibilité d'un palmarès international de la prouesse mais ne l'utilise qu'en faveur des Tchèques. C'est ce qui distingue fondamentalement sa chronique d'un roman de chevalerie, même si de nombreux passages s'inspirent de ce genre littéraire. Il n'en reste pas moins qu'elle traduit le solide enracinement de la culture chevaleresque et courtoise dans la noblesse tchèque. Elle ne peut pas être employée comme une preuve de la préférence de cette noblesse pour une chevalerie traditionnelle, contrairement à ce qu'ont pu affirmer certains historiens en reprenant à leur compte la reconstruction du passé proposée par Dalimil sans la critiquer suffisamment. La morale de Dalimil est bien en relation directe avec son présent, une époque où la chevalerie courtoise faisait partie intégrante des mentalités en Bohême.

UNE CONCLUSION SUR LES DEUX SOURCES

L'*Alexandréide* et la *Chronique de Dalimil* sont les deux principales sources utilisées pour parler d'une résistance des Tchèques à la chevalerie allemande étrangère. Comme on espère l'avoir montré, il y a là un jugement inexact, résultant notamment d'une assimilation de la culture courtoise à l'amour courtois pour l'*Alexandréide* et d'une lecture partielle de la chronique. Ce que leur lecture montre, c'est au contraire le profond enracinement de la culture chevaleresque courtoise dès les origines de la littérature tchèque.

Au début du XIV^e siècle, l'enjeu n'est en fait plus le transfert de la culture courtoise. Celui-ci s'est bien produit au XIII^e siècle, et dans un pays bilingue tel que la Bohême, dresser une barrière étanche entre les littératures tchèque et allemande serait inexact : les deux auteurs connaissaient, bien sûr, les genres courtois allemands et la littérature tchèque médiévale n'avait aucun besoin de suivre une évolution de la chevalerie précourtoise vers la chevalerie courtoise comme si elle devait suivre les mêmes étapes que les autres littératures européennes avec une « enfance ». Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la « maturité » littéraire de l'*Alexandréide*.

¹⁶⁰ ADDE, *La chronique de Dalimil*, passim.

L'enjeu pour ces auteurs, secondairement sans doute pour l'*Alexandréide*, était de définir un nouveau groupe social, la noblesse tchèque. En cela, ils suivent bien une tendance européenne, celle du XIV^e siècle (et non du XII^e), où se développe progressivement la nation dans l'imaginaire politique¹⁶¹ et où, surtout, la noblesse et la chevalerie amorcent toutes deux un mouvement de fermeture. Dans toute l'Europe latine, l'histoire de la chevalerie aux XIV^e et XV^e siècles est en effet marquée par une volonté de réserver le statut de chevalier à un groupe nobiliaire réduit, alors qu'en même temps les idéaux et la littérature chevaleresques dépassent de plus en plus largement ce cercle de sociabilité.¹⁶² Cette évolution est parallèle à celle qui voit les débuts d'une volonté de fermeture de la noblesse aux nouveaux arrivants, même si cela ne se réalise en pratique que dans le courant du XV^e siècle dans le cas de la Bohême.¹⁶³ Parler d'états serait anachronique au XIV^e siècle.

La culture chevaleresque prend toute son importance dans ce cadre. À défaut d'une fermeture juridique, les deux auteurs, sans le formuler explicitement (il ne s'agit pas de textes théoriques), considèrent l'éthique chevaleresque, dont en particulier la loyauté et l'exhibition de la prouesse martiale, comme des valeurs nobles par nature, inaccessibles aux « paysans ». Les qualités chevaleresques s'ajoutent ainsi à la haute naissance, à la fonction dans le conseil du souverain et à la langue tchèque comme critères de délimitation de la noblesse.



161 Voir C. BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris 1985.

162 KAEUPER, p. 122–123.

163 ADDE, *La chronique de Dalimil*, p. 145.